

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

et des Aventures de Terre et de Mer



LA DANSE DU « SEIGNEUR-DIABLE », à CEYLAN

Des hommes, revêtus d'un costume bizarre et la face recouverte d'un masque hideux, se livrent à des contorsions grotesques et récitent des hymnes en l'honneur du « Seigneur-Diable » qui envoie les fléaux.

Romans d'Aventures

de
LOUIS BOUSSENARD — CAPITAINE DANRIT
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA
RENÉ THÉVENIN
C. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN
MICHEL DELINES — SYLVAIN DÉGLANTINE
PIERRE LECOMTE DU NOUY
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décernant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

Le Ministère de l'Instruction publique

l'a honoré d'une importante souscription.

La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

Dessins de BEUZON, CONRAD, CRAMPEL, DUTRIAC, ZIER, etc.

Récits d'Explorations

de
BINGER — NORDENSKJOLD — NANSEN
GABRIEL BONVALOT
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER
GUSTAVE REGELSPERGER
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTE
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU
D' MACLAUD — DE GINESTET
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLE, etc.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Etranger. 3 fr.

SIX MOIS

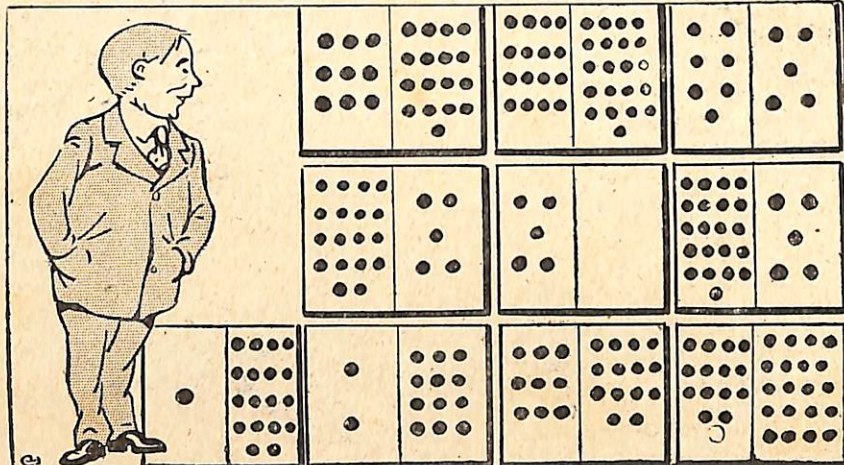
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Etranger. 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Etranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



L'Homme aux Jeux

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de 6 mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Auto et bicyclette. Aérostation et aviation. Tir et chasse. Pêche et canotage. Sachons nous défendre. L'art de voyager. Pour aller aux Colonies, etc.

PREMIÈRE QUESTION

Un mystérieux voyageur vient de nous apporter de curieux jeux qui sont autant d'énigmes à résoudre. Nous représentons ci-dessus l'un de ces jeux figurant d'étranges dominos, marqués de points généralement plus nombreux que ne le sont d'ordinaire les véritables. — Si nous disons à nos lecteurs que ces dominos équivalent chacun à une lettre de l'alphabet, ils arriveront aisément, en les assemblant convenablement, à former le nom d'une grande République.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte sept questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 22 avril. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 7 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des Nos 796 à 802, et les adresser à M. HENRI BERNARD, *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions paraîtront le 26 Mai.

LISTE DES PRIX

1^{er} Prix — CINQUANTE FRANCS en espèces.
2^e Prix — UN EXERCISEUR SANDOW, nouveau modèle de la célèbre marque.
3^e Prix — UN RÉVEIL BIJOU avec joli écriin.
4^e au 8^e Prix — UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR à plume d'or contrôlé 18 carats.

9^e et 10^e Prix — UN ARTISTIQUE BRONZE, Éléphant sur socle albâtre.
11^e au 20^e Prix — UNE JOLIE ÉPINGLE A CHAPEAU, Tête de Marocain, ivoire végétal.
21^e au 30^e Prix — UN CAPTIVANT VOLUME relié de la Bibliothèque du *Journal des Voyages*, avec

nombreuses gravures : Le Brick sanglant, par G. DE WAILLY.

31^e au 40^e Prix — UNE EXCELLENTE LOUPE, monture nickelée.

41^e au 50^e Prix — UN JOLI ESSUIE-PLUME, ivoire végétal.

LES ÉCLAIREURS DE FRANCE

(BOY-SCOUTS FRANÇAIS)

Les « Boy-Scouts » sont de jeunes garçons qui, sous la conduite d'un instructeur volontaire, parcourent la campagne, campent en forêt, apprennent à construire des abris et des huttes, à faire du feu, à cuire leur nourriture en plein air, à s'orienter, à suivre des pistes d'animaux, s'efforçant de développer leurs facultés d'observation, leur esprit de ressource, leur vigueur, leur souplesse et leur endurance.

Ayant eu son origine en Angleterre, la création de « Boy-Scouts » a été imitée dans la plupart des autres pays : aux Etats-Unis, en Russie, en Italie, en Belgique, en Argentine, etc.

En France, une association a été récemment fondée sous le nom de *Les Eclaireurs de France* (Boy-Scouts français). Son siège social est 146, rue Montmartre, Paris.

Cette association a pour objet de provoquer et d'encourager la création de groupements de « Boy-Scouts » français, afin de compenser les lacunes de l'éducation moderne qui, s'adressant presque uniquement à l'intelligence, ne développe pas assez le caractère, l'énergie et la discipline librement consentie. Dans ce but, elle s'efforcera de fortifier chez les jeunes gens la vigueur et l'adresse physique, l'initiative, l'esprit de ressource, le courage sous toutes ses formes, le patriotisme, le sentiment de la solidarité, de la responsabilité morale et de l'honneur.



Le Comité Directeur des Eclaireurs de France vient de publier une nouvelle brochure dans laquelle on trouvera tous renseignements concernant l'Association, l'organisation et le fonctionnement des comités locaux et des troupes d'éclaireurs. Cette brochure contient les statuts de l'Association, le Règlement intérieur, ainsi qu'un programme d'instruction qui sera développé dans un Manuel actuellement en préparation. Elle est envoyée franco contre la somme de 0 fr. 50 adressée en timbres français ou par mandat-poste au Secrétaire général des Eclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

L'Association *Les Eclaireurs de France* comprend :

1^o Des MEMBRES ACTIFS ;

2^o Des MEMBRES PARTICIPANTS.

Sont MEMBRES ACTIFS : Les instructeurs ; les éclaireurs. — Les membres actifs paient une cotisation annuelle de un franc.

Sont MEMBRES PARTICIPANTS les personnes qui s'intéressent au but de l'Association et qui par leur cotisation veulent contribuer à son développement.

Les membres participants se partagent en :

Membres associés qui paient une cotisation annuelle de 5 francs.

Membres donateurs qui s'engagent à verser une cotisation annuelle de 20 francs.

Membres perpétuels qui auront fait à l'Association un don d'au moins 500 francs.

Les cotisations doivent être adressées par mandat-poste, bon de poste, mandat-carte ou chèque, à M. le Secrétaire général des Eclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

Toute cotisation donne droit : 1^o à la carte de membre qui est envoyée en même temps que le reçu de la cotisation par le Comité directeur, 2^o à l'insigne qui, fourni par le Comité directeur, est remis par les soins du Comité directeur, l'envoi gratuit de la brochure mentionnée ci-contre, contenant les Statuts de l'Association, le Règlement intérieur et le programme d'instruction.

Chanteurs et Mimes de Ceylan

La Danse

du "Seigneur-Diable"

par ROBERT DUNIER

A quelque race qu'ils appartiennent, les habitants de l'île Ceylan montrent un goût passionné pour la danse et pour la musique, soit qu'ils entrent comme acteurs dans les innombrables représentations mimo-dramatiques qui se donnent dans les villages cinghalais, soit que le rôle plus simple de spectateurs les amène autour des troupes de mimes qui parcourent la terre des Védas, comme font les tournées dramatiques dans nos pays occidentaux.

Dans le même auditoire, dès qu'une troupe de chanteurs et de mimes s'arrête en quelque village, aussitôt l'on voit se presser des Moors, anciens Arabes, coiffés du turban rouge et vêtus de coton sur toutes les parties de leur corps, des Chettys, des Rhodias, des Zébus, des Tamouls qui viennent du Sud de la grande presqu'île hindoue et sont les hommes de peine à Ceylan. Ils s'arrêtent devant les mimes et laissent reposer leur *richscha*, ou cabriolet à bras, et le client benévole y consent sans sourciller, ou, même, il est parfois ravi d'aise.

Il y a, parmi les danseurs-mimes de Ceylan, une hiérarchie, pour ainsi dire naturelle et logique, selon l'objet de leurs représentations.

En bas de cette échelle artistique, on voit les montreurs d'araignées-danseuses. Ces araignées ont des pattes d'une longueur considérable, cinquante centimètres pour le moins. Leur corps est petit; il a la forme d'une boule, et cette boule se trouve ainsi suspendue comme un dôme en haut des pattes, qui ressemblent ainsi à un faisceau de colonnes. Sensibles au son de la flûte, les araignées lèvent leurs pattes en cadence et balancent leur corps rythmiquement.

A un degré un peu plus relevé, se placent les hommes-serpents, parmi lesquels les charmeurs de Colombo sont les plus renommés et les plus habiles. Ils montrent, avec une audace dont seuls ils sont capables, le cobra-capella, le plus dangereux des serpents, se balançant au son de la clarinette et décrivant mille courbes gracieuses. Mais les rivaux de ces charmeurs fameux prétendent que ceux-ci ont soin d'édenter

d'abord le cobra-capella avant de le dresser à la chorégraphie.

Cependant, il est un point où les charmeurs de Colombo défient toute concurrence : c'est dans l'art de la jonglerie. Ils se servent, pour leurs exercices, de coquilles de noix de coco, et ils jonglent en lançant en l'air et en rattrapant quatre, six et même dix coquilles, avec une stupéfiante dextérité. Les charmeurs de Colombo possèdent aussi des troupes d'acteurs peu encombrants et dont la bonne volonté gracieuse n'est jamais en défaut. Ce sont des poupées revêtues de costumes orientaux magnifiques. Certaines poupées portent des pierres précieuses sur leurs tuniques. Avec leurs marionnettes, les charmeurs représentent des épisodes tirés de l'histoire merveilleuse des anciens rois de l'Inde et de

maladie la femme, la nana, qui est aussi une richesse pour le Cinghalais, afin que la nana soit aussi superbe que la *vetchi*, qui est la vache.

Mais les représentations des hommes-diables ne se bornent point à chanter ces sortes de litanies. Il y a aussi la *ronde du diable*.

Elle a lieu généralement le soir, au clair de lune, parmi les broussailles. C'est dire que les spectateurs, religieusement rangés alentour de l'espace réservé aux hommes-diables, ne voient pas grand'chose et sont pénétrés d'une religieuse terreur.

D'abord les hommes-diables se couchent à terre; et ils se tiennent ainsi durant quelque instants. Puis, ils se relèvent à demi. Leurs torsos semblent des fleurs monstrueuses soudainement surgies du sol, sous

le souffle nocturne; et ces torsos se balancent ainsi que les fleurs sur leurs tiges agitées par le vent. Et ces fleurs murmurent et gémissent.

Puis les hommes-diables bondissent tout à coup, et se trouvent droits sur leurs pieds. Les gémissements deviennent plus aigus, les fleurs humaines tournoient sur elles-mêmes. Les hommes-diables lèvent ensuite les bras au ciel; enfin ils se livrent à des sauts furieux et se poursuivent réciproquement. On entend des cris de rage et des clameurs de victoire. La cohue devient indescriptible; c'est un vacarme vraiment diabolique et qui peut faire frémir dans leurs lointains repaires ou arrêter dans leurs courses hardies les fauves déconcertés.

Mais le chef des hommes-diables lance un signal. Les cris cessent; tous les frénétiques se laissent tomber à terre, et le silence succède au tumulte. Ce silence paraît d'autant plus profond et terrible qu'il contraste avec la tourmente infernale de tout à l'heure. Alors, s'élève dans la nuit un concert d'instruments que les musiciens s'efforcent de rendre aussi doux que possible; et, pendant ce temps, les hommes-diables, prenant de la terre, façonnent des figurines auxquelles ils prêtent un visage humain. Quand chaque acteur a formé une figure, tous se lèvent, et, suivis de la foule des spectateurs émus et terrifiés qui les entouraient, ils se dirigent vers une rivière ou vers une fontaine; et tous, acteurs et public, attendent, debout et silencieux, le lever de l'aurore. Au moment où le soleil va paraître, les hommes-diables lancent dans l'eau les figurines, et cela signifie qu'ils rejettent loin des spectateurs et loin de tout



Nous reproduisons ici la photographie communiquée par notre correspondant de Ceylan et dont notre dessinateur s'est inspiré pour composer sa page de couverture. Ce nous est une occasion de montrer à nos lecteurs avec quel soin de documentation et d'exactitude sont toujours faites nos illustrations.

Ceylan, ou encore ils montrent les exploits épiques des héros et des dieux.

A un rang plus élevé que les montreurs de poupées, se trouvent les *hommes-démons*. Et ceux-ci revêtent un certain caractère religieux, ou plutôt rituel. Voici l'objet de leurs représentations, qui sont presque toujours données par des troupes tamoules.

On dresse, ordinairement dans une clairière, un autel au *Seigneur-Diable*. Cet autel se compose de trois pyramides tronquées, que l'on place l'une à côté de l'autre.

Des hommes revêtus d'un costume bizarre et la face recouverte d'un masque s'avancent dans la clairière, récitent des hymnes en l'honneur du Seigneur-Diable qui envoie les fléaux, et pour le prier de les écarter. Ils les supplient de détourner sa colère du *botakunda*, du *watcha*, du *hotchade-cawa*, c'est-à-dire de l'éléphant, du bœuf, du porc, qui constituent le fond de la richesse cinghalaise. Ils l'adjurent de terrasser le *keria*, l'ours sournois et funeste; ils l'invitent à brûler avec le *guinemei*, ou feu céleste, les yeux de leurs ennemis. Ils lui demandent enfin de préserver de toute

le village les maux dont ils étaient atteints ou qui paraissaient imminents.

Au son des flûtes et des tam-tams, tout le monde revient ensuite à l'autel du Seigneur-Diable; puis, tout le monde se sépare enfin.

On le voit, la danse du Seigneur-Diable est plus encore une cérémonie rituelle qu'une représentation mimodramatique.

De même, les concerts et les récitations qui ont lieu devant les portes des *dagobas*, ou temples cinghalais, appartiennent aussi à la catégorie des représentations religieuses.

Les *dagobas* d'une certaine importance sont des tours de trente mètres de hauteur, et dont la circonférence est de vingt mètres environ. Les *dagobas*, généralement, sont

en granit rouge. Un mur d'enceinte entoure l'édifice. D'habitude, à la porte des *dagobas*, il y a une soixantaine de joueurs de tam-tams. Cette coutume date du temps du roi Dutagenuru, qui vivait il y a deux mille ans.

Il existe une *dagoba* redoutable; c'est celle où, selon la tradition cinghalaise, se réfugia le roi Kagasuppa, qui avait tué son père. Là, les musiciens sont au nombre de cent vingt-deux.

La *dagoba* de Mihentellé possède une tour de dix-huit cents marches. Devant la porte de la *dagoba*, on donne de formidables concerts de tam-tams. Et l'on vend des gâteaux propitiatoires nommés *tanuhal*.

ROBERT DUNIER.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine Vif-Argent

Episodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par Louis BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

Au Mexique, pendant la campagne des Français de 1866-67, Vif-Argent, capitaine d'un corps franc, livre une lutte acharnée contre les matadors du Mexicain Perez, lequel est assisté d'une jeune femme, Dolorès, appelée Hija Alferéz (fille lieutenant) et que Perez prétend être sa fille.

Vif-Argent est le fils d'un Français tué au Mexique dans des circonstances inconnues et sa sœur a disparu. Il semble attiré par sa haine instinctive pour Perez qui, en réalité, n'est pas le père de Dolorès, mais la domine. En croyant châtier son adversaire, Vif-Argent, que son ami Mistoufle croit perdu, tombe dans un caveau. Il essaie d'en sortir.

CHAPITRE VIII

Voyons le torrent. — Comment un vampire peut rendre service. — Vive le soleil ! — Une tête carrée en des yeux ronds. — D'un parallélisme gênant. — Homme contre bête. — Une flèche opportune. — Moussu Delorme.

On se souvient que, sur l'autre côté de la forteresse, les hommes de Perez avaient franchi sur un pont un cours d'eau impétueux, dont les flots roulaient sur des roches avec un violent fracas.

Ce torrent arrose le tertre sur lequel l'hacienda a été construite; et Vif-Argent a raisonné justement lorsqu'il a supposé que l'eau, remplissant son œuvre de mine, avait sapé la muraille de l'escalier qui, autrefois, conduisait à des cachots souterrains et qui a disparu sous le courant des eaux furieuses...

Seulement, il avait entraîné avec lui des arbrisseaux et des souches qui avaient peu à peu formé au-dessus de lui une voûte presque solide, celle que notre héros avait déblayée...

Ila donc fort justement jugé la situation. Perez, en péril de mort, a fait jouer le ressort qui commandait la trappe, sachant que sa victime se trouverait enfermée dans un cachot d'où il lui serait impossible de s'échapper...

Seulement, il a oublié qu'il avait affaire à un Français, et que ce Français s'appelait le capitaine Vif-Argent...

Vif-Argent, c'est-à-dire celui qui passe

partout, qui trouve des issues là où pour tout autre il n'y aurait eu qu'infranchissable clôture... aussi l'homme de sang-froid par excellence et doué d'une admirable confiance en soi et en sa cause...

Toujours économe de son luminaire, il réfléchit, calcule, déduit dans une profonde obscurité... n'entendant d'autre bruit que celui de bestioles plus ou moins immondes qui rampent, grouillent non loin de lui.

Il doit même raidir ses nerfs pour résister à l'impression crispante que ces frôlements lui inspirent.

Que voulez-vous? On n'est pas parfait et Vif-Argent, qui se serait jeté seul au milieu d'une troupe de cent adversaires, a des araignées, des bêtes visqueuses, une horreur qui ressemble presque à de la peur...

Tout à coup, il sent que, sur sa main gauche, quelque chose se pose, de large, de doux, donnant une sensation de feutrage...

Il a un mouvement de saisissement jusqu'au plus profond de son être...

« Hé! Vif-Argent! dit-il à haute voix, pas de bêtise!... Tu ne vas pas tourner de l'œil comme une mijaurée... »

Cependant, il n'est pas parfaitement maître de lui... sa main droite lui semble lourde comme si elle était de plomb, son bras n'obéit pas à sa volonté...

C'est une minute de véritable souffrance, encore plus morale que physique : car il a conscience de l'imbécillité de son émotion, et il ne peut la vaincre...

Mais à la main que couvre la bête répugnante, il sent soudain le choc d'une piqûre, oh! très légère... comme d'une aiguille fine...

Et cette sensation le galvanise.

Sa main droite enfin se déclanche et tombe de toute sa force sur l'animal qui pousse un cri aigu, plaintif, lâche la main et tombe aux pieds de son bourreau...

Promptement, Vif-Argent se penche et regarde.

C'est une de ces chauves-souris qu'on appelle vampires et qui parfois, la nuit, s'abattent sur les dormeurs dont elles sucent le sang, provoquant un engourdissement tel que celui qu'elles attaquent ne s'éveille pas et au matin se trouve dans un état d'épuisement que plusieurs jours ne suffirent pas à réparer.

Et, revenu de son émoi nerveux et involontaire, il s'écrie en la regardant qui pan-tèle, à demi écrasée par le coup qui l'a anéantie :

« Mon amie, tu t'es fourré l'aile dans l'œil... Bibi ne dormait pas... »

Mais tout à coup il pousse un cri :

« Ah ça! je n'y prenais pas garde! Je n'ai pas allumé ma lanterne... et je vois clair... »

C'est vrai : dans cette petite crise, il n'a pas remarqué que peu à peu une lueur blanche a envahi l'in-pace, jusque-là obscur comme une tombe...

Mais oui! Il voit distinctement la bête qui, à demi brisée, se tord en poussant son cri, assez semblable à celui d'une souris.

Alors, par pitié, il l'achève d'un coup de talon...

Et, autre effet inattendu, sous le choc de son pied, une forte masse des alluvions qui forment le sol se détache et l'ouverture encore étroite qui s'était faite dans le sol s'élargit...

Vif-Argent alors voit... il voit!... L'eau du torrent qui coule vivement, écumeuse et brillante...

Sous la lumière du ciel, sous les rayons du bon soleil qui lui apporte l'espérance et peut-être la liberté!

Une joie immense inonde son cœur : il ressuscite, il se sent revivre et toute son énergie lui revient.

Il constate que trois marches subsistent encore qui l'amèneront au ras de l'eau. Certes, la rapidité du flot est effrayante, elle miroite, l'écume rebondit sur le lit de roches presque totalement recouvertes et dont seulement, par intermittences, un pic surgit...

Une portion de la muraille s'est écroulée sous l'élan du courant furieux et c'est par cette ouverture que la lumière tombe sur le torrent.

C'est par là aussi qu'il lui faudra sortir.

L'entreprise paraît folle. Donc, elle séduit d'autant plus notre Vif-Argent qui, n'étant plus emprisonné, retrouve toute sa force et toute son initiative.

Il descend prudemment les trois marches dont la dernière se perd dans le remous d'écume.

S'avancant sur l'extrême bord de cette

marche, il se penche en se retenant de la main à une anfractuosité de la muraille, et il parvient à sortir sa tête au delà de l'épaisseur de la muraille effondrée.

Il regarde, au-dessus, en dessous, autour de lui...

Le torrent court dans une faille profonde dont les parois sont formées par de la roche lisse et rougeâtre, qui en plusieurs endroits s'est désagrégée et a laissé tomber dans le lit des pierres énormes qui à peu de distance émergent au-dessus des flots.

En amont, la faille fait un coude et la vue est bornée.

En aval, au contraire, il y a une dépression de terrain et, sur une largeur d'environ trois mètres, l'eau tombe en une cascade dont il ne peut calculer la hauteur mais dont il entend distinctement le bruit. La chute doit être assez profonde.

En vérité, toutes ces constatations ne sont pas particulièrement rassurantes.

« On serait beaucoup mieux placé de la Concorde, » murmure Vif-Ar gent, qui, un peu ébloui par la lumière crue qui tombe du haut de la falaise, a besoin de toute sa maîtrise pour ne pas être saisi par le vertige.

Mais soudain un léger cri lui échappe...

La muraille de roches qui se trouve juste en face de lui et dont il est séparé par la largeur du torrent — environ six mètres — et les pierres qui lui font obstacle, est couverte, il ne l'avait pas remarqué tout d'abord, d'une végétation courte, trapue — de plantes parasites qui ressemblent à du buis ou à des tro nes.

S'il pouvait arriver jusque-là, elles lui serviraient de point d'appui pour gravir la falaise, dont il estime la hauteur à dix mètres.

Or, voici qu'entre deux touffes de ces plantes une tête est apparue, avec des yeux ronds qui sont fixés sur lui...

Une tête carrée, grosse comme celle d'un mouton, brune et barr e de raies jaunes... avec autour de la gueule des poils hérissés comme les moustaches d'un chat..

Jaguar, léopard, panthère, puma, Vif-Ar gent n'est pas assez ferré en zoologie pour lui donner sa qualification exacte.

La bête a les deux pattes en avant et y appuie son museau, dont le masque n'a rien de particulièrement aimable.

La bête regarde l'homme qui regarde la bête.

A quoi pense la bête? A quoi pense l'homme?

 videmment, la bête a des idées culinaires : elle est surprise de trouver là un gibier aussi rare et qui serait une proie bien venue...

Elle ne songe vraisemblablement qu'au moyen de se l'approprier...

L'homme, lui, raisonne et se dit ceci :

« Vif-Ar gent, mon petit ami, un problème se pose. Si la falaise est à pic, ainsi qu'il te semblait tout d'abord, si la pierre en est lisse comme sur la paroi de ton côté, comment expliquerais-tu qu'un animal qui doit avoir quatre pattes — je n'en vois que deux — mais la logique me suggère les deux autres, sans conteste — que ce l o-

pard, jaguar, puma ou autre e t pu descendre de là-haut jusqu'au bord du torrent...

« Il n'a pas l'air le moins du monde d'une bête qui a fait une chute... Voici qu'il se lève paresseusement et qu'il appar it tout entier, la croupe un peu plus haute que le nez.

« Conclu, Vif-Ar gent, conclu... il y a un sentier, un chemin qui rampe le long de la falaise...

« Et si un jaguar, puma ou léopard a pu le descendre, toi qui es un homme intelligent, quoique à deux pattes seulement, tu dois pouvoir le remonter. C'est limpide.

« Seulement, il s'agit tout d'abord de traverser à la chose n'est pas commode, d'autant que ce courant ne peut être sondé et que j'en ignore absolument la profondeur... »

Tout en ratiocinant, Vif-Ar gent, sans perdre de vue le compagnon — le voisin — que le hasard lui procure, est sorti définitivement de la prison... difficilement, mais avec un sens parfait de l'équilibre, il a pu poser les pieds sur une sorte de rebord qui fait saillie à la partie extérieure du mur, et il vient de s'apercevoir que ce rebord s'élargit en amont et qu'il lui sera possible de le suivre, en se trouvant ainsi à un pied au-dessus de l'eau...

Ce qui le gène, c'est que pour opérer ces mouvements, qu'il doit soutenir en s'accrochant aux pierres frustes, il est obligé de tourner le dos au torrent, et par conséquent à la bête non dénommée dont il se défie, à juste titre... car, ayant tordu son cou pour la regarder, il s'aperçoit qu'elle s'est décidée à descendre au bord même du précipice et qu'elle le suit avec la docilité, mais très probablement pas avec la cordialité d'un chien.

Mais ici encore une constatation : il existe évidemment de l'autre côté une sorte de quai, en contrebas, sur lequel peut circuler le jaguar — mettons jaguar — dont il ne voit plus que le dos ondulant, superbe toison d'ailleurs, avec ses reflets qui semblent de velours embrasé.

« Ah ! ah ! mon gros chat, murmure-t-il, tu me suis à la piste... Tu es bien aimable, mais j'avoue que je préférerais un autre laquais, moins gourmand de mes pauvres biftecks. »

La corniche sur laquelle il évolue s'élargit peu à peu, et l'éventualité d'une chute est moins présente. Maintenant, il marche normalement et, tout en avançant pas à pas, il peut surveiller plus attentivement l'animal qui mesure exactement son allure sur la sienne...

Malgré lui, la chose lui appar it comique. Ce parallélisme, au-dessus d'un torrent qui les sépare absolument, l'amuse... et il pense à ces lignes algébriques, les asymptotes qui ne se rencontrent jamais...

Tout à coup, le paysage change.

Vif-Ar gent et la bête qui lui fait vis-à-vis sont arrivés au point où la faille forme un coude, presque à angle droit, et à cet endroit, c'est un chaos formidable de roches qui se sont écroulées les unes sur

les autres, et qui barrent le torrent...

L'eau arrêtée dans son cours gicle avec une force énorme et siffle. Entre les pierres entassées, mais disjointes, ce sont des jets formidables qui s'élancent à plusieurs mètres en avant, puis se précipitent dans une sorte de cuve, y tournoient avec une incroyable violence avant de se répandre en une nappe par-dessus ses bords.

Le spectacle est grandiose et un instant Vif-Ar gent s'hypnotise à le contempler. Mais, secouant cette impression inopportune :

« Parfait ! se dit-il. Je cherchais un pont pour passer le torrent, le voilà. Certes, cet amas chaotique de roches n'offre point la sécurité du pont d'Iéna, mais au Mexique, c'est encore très acceptable.

« Puis, je commence à en avoir assez d'être clo tr  dans tous ces trous, dédales et labyrinthes.

« Vif-Ar gent, songe que tu as des camarades qui doivent t'attendre, te chercher... Mon bon Mistoufle, et toi, Bec-Salé, et toi, Tayeb, mon superbe nègre, je ne vous oublie pas... Allons, en avant ! »

Il se met à courir vers l'amas de roches.

Mais il a un éclat de rire. Est-ce que le camarade jaguar — ou léopard, ou puma — ne l'imite pas? La bête galope.

« Décidément, pense Vif-Ar gent, il fait faim dans le pays et mon parallèle entend ne pas laisser échapper son dîner...

« On verra cependant à ne pas le lui servir trop tôt. »

Vif-Ar gent a son objectif. Il s'agit de traverser le torrent, car sur la rive où il se trouve et que domine un rocher tout à fait à pic, il est inutile de songer à une évasion quelconque, tandis que de l'autre côté il est évident qu'un sentier, celui-là même qui a été suivi par le fauve, lui permettrait de remonter sur la crête.

Il est arrivé à l'amoncellement de roches qui obstrue le cours de l'eau, tout en activant sa course.

Légère désillusion, les pierres ne se jouxtent pas et laissent entre elles un espace encore assez grand qui va jusqu'à un mètre, et dans les interstices le flot fait rage, exaspéré par l'obstacle, lançant en l'air un nuage de gouttelettes qui s'irise sous le soleil et rend le passage d'autant plus difficile qu'il cache la forme exacte des roches sur lesquelles le pied doit s'engager.

Mais Vif-Ar gent n'en est plus à hésiter.

Il saute sur la première pierre, ronde, polie, et sur laquelle le pied a peine à s'affermir.

Il ne s'arrête pas. Le voici sur une seconde, c'est-à-dire que la moitié de la passe difficile est déjà franchie...

Il mesure des yeux l'espace qui reste devant lui...

Mais que voit-il?... Le jaguar en a fait autant de son côté... Il a bondi sur la crête rocheuse, et il est en face de son adversaire, bien camp  sur ses quatre pattes, la gueule en avant...

L'homme et la bête ne sont pas à trois pieds l'un de l'autre.

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

LES INDUSTRIES DU SOUDAN

Fours à gaufres et à sel

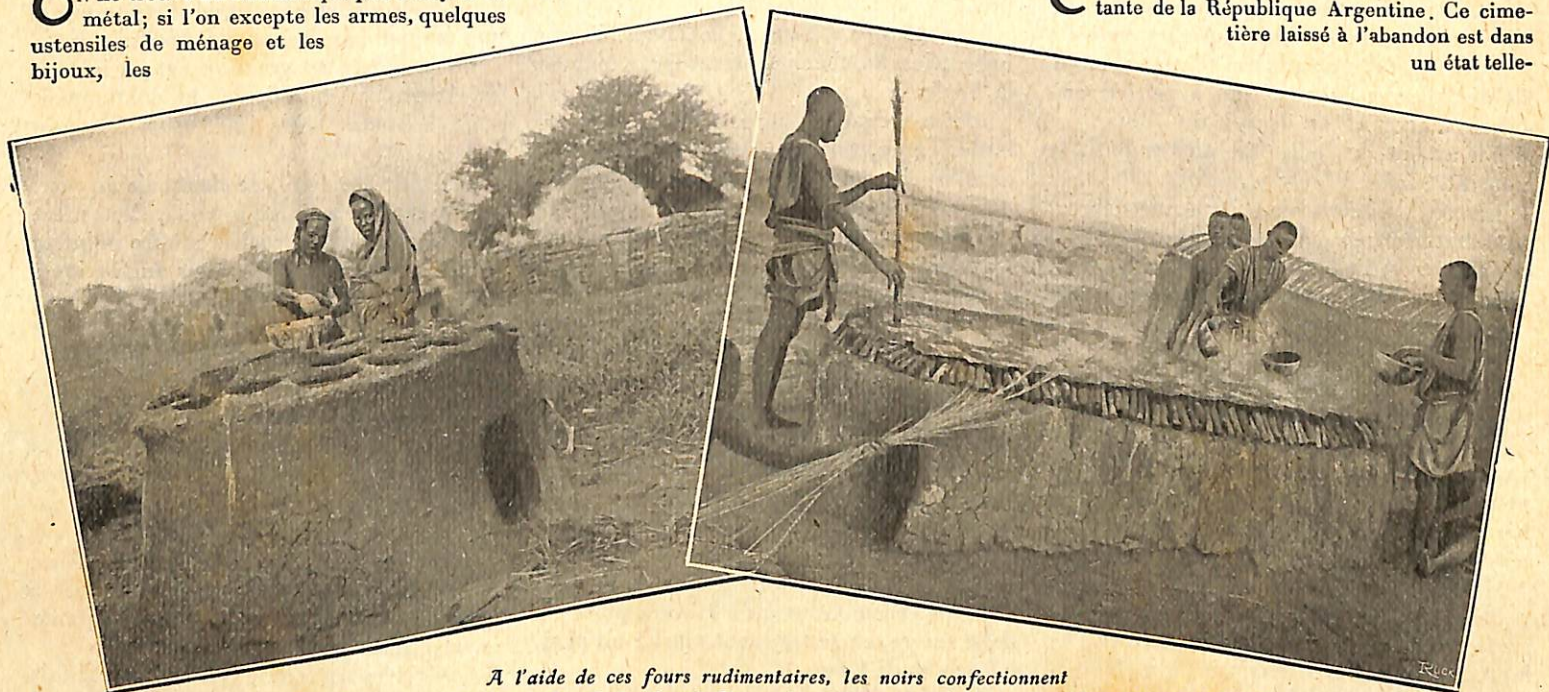
On ne trouve au Soudan que peu d'objets en métal; si l'on excepte les armes, quelques ustensiles de ménage et les bijoux, les

une infinité de petits trous; dans ces cuvettes, la fabricante de gaufres verse la pâte semi-liquide qui, sous l'action de la chaleur, se cuit rapidement. Quand le dessus de la gaufre se dore, la ménagère la détache et en coule une autre. L'appel d'air nécessaire à la combustion se fait par la cuvette du milieu, percée de trous d'un dia-

ÉDILES PEU SCRUPULEUX A BALLESTEROS

Un Cimetière de cauchemar

C'est bien celui de Ballesteros, ville assez importante de la République Argentine. Ce cimetière laissé à l'abandon est dans un état telle-



A l'aide de ces fours rudimentaires, les noirs confectionnent des « baras », sortes de gaufres faites de mil. De nombreuses cuvettes sont creusées à la partie supérieure dans lesquelles on verse la pâte liquide qui, sous l'action de la chaleur, cuit rapidement.

villages sont entièrement dépourvus de cuves, de chaudières et de quelconques récipients métalliques; dans la plupart des cas, les industriels locaux suppléent à cette absence en creusant des trous dans le sol (bains de couleur des teinturiers) ou en se servant de vases en poteries grossières. Mais il est des cas où ils sont obligés d'avoir un feu soutenu et continu, pour cuire ou faire fondre un corps en maintenant en contact avec lui une température constante. Pour obtenir pareil résultat, le moyen qu'ils emploient est assez curieux. Sur une partie du sol légèrement creusée, ils élèvent un énorme monticule en terre argileuse, qu'ils creusent ensuite à l'intérieur en forme de four: dans ce four ils entassent en rangs pressés des tiges sèches de mil, des branches d'arbustes, des débris ménagers auxquels ils mettent le feu; puis ils ferment soigneusement et hermétiquement le trou par lequel ils ont introduit le combustible.

La disposition de la partie supérieure du four diffère suivant l'utilisation que l'on doit en faire. Celui-ci doit-il servir à la fabrication de « bara », sorte de gaufres faites de farine de mil et d'huile de palme, le dessus du four est creusé d'une foule de petites cuvettes communiquant avec le four lui-même par

mètre plus grand, et dans laquelle on ne verse aucune pâte.

Dans le four destiné à raffiner le sel, la disposition de la partie supérieure change; elle est formée d'une seule cuvette dans laquelle le sel fond peu à peu, puis est maintenu en ébullition, pendant des heures: au cours de cette ébullition, une partie des impuretés s'évapore: l'autre tombe au fond de la cuvette. Un ouvrier surveille le feu, tandis que d'autres, armés de longues et rudimentaires cuillers, prennent la couche supérieure de sel liquide et la versent dans de vastes jarres.

LEON MALU.

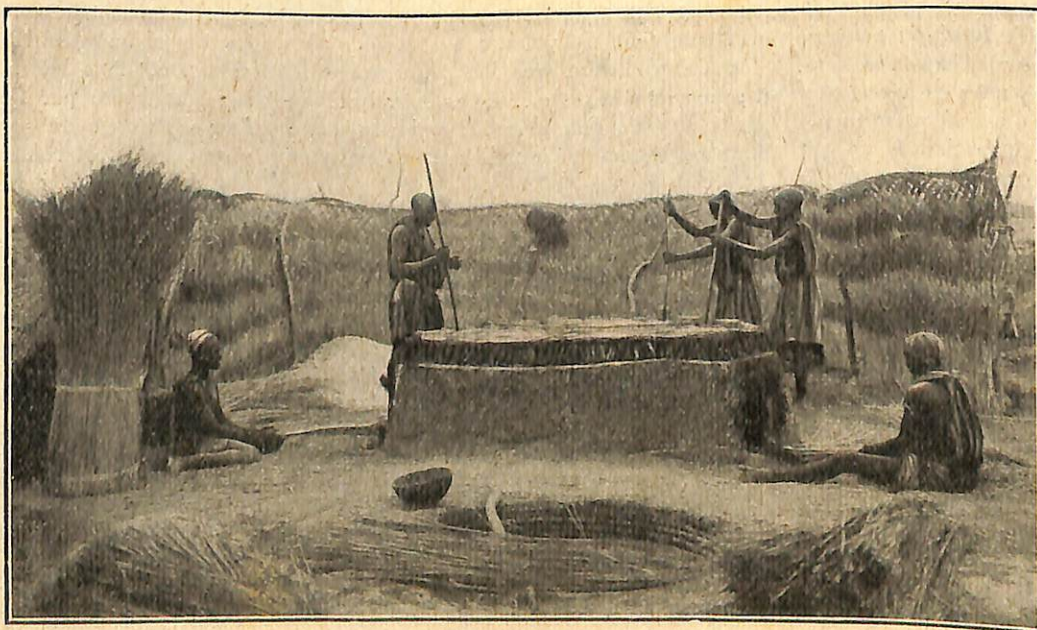
ment lamentable, que beaucoup de gens refusent d'y laisser enterrer leurs morts. Autour des murs du champ de repos, un nouveau cimetière s'est formé, où les tombes, les croix se suivent sans ordre. Malheureusement cette deuxième zone est infestée d'animaux errants et surtout de chevaux qui viennent y brouter l'herbe grasse. L'intérieur du cimetière est encore plus navrant. Beaucoup de tombeaux anciens sont éventrés. On aperçoit, dans des fondrières des cercueils défoncés, des ossements blanchis.

Comme les places libres sont rares on a trouvé ingénieux de déposer dans les vieilles fosses remises à jour les cercueils des pauvres.

Récemment, un riche propriétaire fit construire un beau mausolée de pierres. Pour une raison inconnue, le constructeur négligea de fermer ce tombeau. C'était une occasion pour beaucoup de pauvres diables. Et religieusement, des cercueils de toutes tailles furent placés dans ce mausolée ouvert à tous les vents.

Malgré ce triste état de choses, la municipalité perçoit des droits de sépulture assez élevés. Les pétitions des habitants de Ballesteros succèdent pour demander l'organisation du cimetière, mais ces plaintes restent sans réponse. C'est un véritable enterrement.

A. R.



FOURS A GAUFRES ET A SEL

Pour raffiner le sel, la partie supérieure du four ne comporte qu'une seule cuvette où le sel est maintenu en ébullition; pendant des heures, un ouvrier surveille le feu tandis que d'autres, armés de longues cuillers, prennent le dessus du liquide pour le verser dans des jarres.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

1. L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie
Au Pays des Druses

Pour assurer la suprématie du Japon sur les océans Pacifique et Indien, le général Uko est chargé de partir en mission secrète en emportant un paquet contenant un pantalon qui lui est remis à Paris. Mais on avait compté sans Midoulet, agent de renseignements, qui, ayant surpris le complot, part à la recherche du fameux pantalon qui cache les secrets d'Etat.

Le général est accompagné de sa fille, Sika, d'un jeune savant, Marcel Tibérade, et de la cousine de celui-ci, Emmie. Mais à Beyrouth où les ont amenés leurs aventures, Sika, qui a emporté le pantalon mystérieux, est enlevée par les Druses, et va être substituée dans le bûcher élevé sur la tombe du grand chef Mohamed à une épouse de celui-ci qui aime en secret le prince Ahmed-Stidiri. C'est celui-ci qui a fait la substitution. Uko, Marcel et Emmie, toujours flanqués du Midoulet, arrivent au ravin d'El Gargarah où le bûcher flambe déjà.

Chapitre III

EMMIE RETROUVÉE, SIKA
ET LE PANTALON SONT
PERDUS (Suite.)

LA course furieuse des compagnons de Célestin Midoulet devait être inutile.

Quand ils arrivèrent au niveau de la vallée, le palais de Mohamed n'était plus qu'un immense brasier, lançant vers le ciel, tel le défi d'un Titan révolté, des flammes serpentes et des volées d'étincelles.

« Sika ! Ma fille bien-aimée ! » gémit l'officier japonais tombant sur les genoux.

Sa plainte affola Tibérade. Il tenta de s'élancer dans la fournaise. Pourquoi ? Tout espoir de sauver la prisonnière était perdu. Mais le jeune homme obéissait à l'instinct d'affection qui pousse toujours à se rapprocher de qui l'on aime, fût-ce seulement pour mourir de la même blessure.

Geste inutile. Les flammes gardaient jalousement leur proie. Elles crépitaient, opposant leur muraille mobile et ardente aux efforts de ces deux désespérés, Tibérade, Uko, réunis à présent dans la même pensée machinale : rejoindre la morte.

La chaleur devint intolérable, ils durent

reculer, sollicités en outre à cette manœuvre par Emmie, désolée, mais toujours de sang-froid, et par le brave Midoulet, qui les avait enfin rattrapés.

La lutte leur étant interdite, à bout de forces, écrasés par la douleur, Tibérade et l'officier subirent une réaction soudaine. Ils se laissèrent tomber sur le sol, gémissant inlassablement :

« Ma fille ! Mon enfant !

— M^{lle} Sika ! M^{lle} Sika ! »

Les deux plaintes se répondaient dans la nuit, que l'incendie habillait de voiles

arabiques, souverains maîtres d'une tribu et d'une oasis.

Celui-ci faisait caracoler son cheval, superbe spécimen syrien, à la tête busquée, au col flexible, aux jambes nerveuses.

Mais tout cela ne les distrair pas de leur épouvante.

Ce qui les immobilise, les fige sur place, c'est la vue d'un étendard inédit, sorte d'oriflamme terminé par deux pointes séparées et qu'un Arabe de haute taille, évidemment très fier de son fardeau, porte au bout d'une pique.

Dans l'oriflamme, les voyageurs ont reconnu une forme familière, une couleur qu'ils ont rappelée bien souvent et tous murmurent avec ahurissement :

« Le pantalon de Tibérade ! »

Car c'est bien lui, lui que l'on croyait enseveli avec Sika sous les décombres du palais Mohamed ; lui qui flotte glorieusement, promu, de par la volonté obscure des nomades, au grade d'étendard.

Chapitre IV

LE CAMP DES NOMADES

Les voyageurs demeuraient sur place, dans une immobilité de statues, comme si leurs pieds eussent été fixés soudainement au sol.

Cependant, la troupe escortant le pantalon faisait halte à une centaine de mètres. Les porteurs de torches fichaient celles-ci dans le terrain et dressaient des tentes.

Évidemment, les nomades allaient camper.

Une tente plus haute, surmontée d'un fanion vert, couleur du Prophète, dominait les autres, et en face de celle-ci la pique, supportant le vêtement si étrangement retrouvé, était plantée en terre ; un guerrier, le sabre recourbé au poing, se mettait en faction auprès du drapeau improvisé.

Enfin, Tibérade retrouva la voix.

« M^{lle} Sika détenait le pantalon... diplomatique, dit-il. Comment ces hommes le possèdent-ils ?

— Que voulez-vous dire ? balbutia Uko. Votre pensée, que je crois deviner, me bouleverse.

— Elle devrait vous consoler.

— Montrez.

— Ces Arabes viennent de loin ; leurs torches le prouvent. S'ils avaient résidé près de l'incendie, pareil luminaire leur eût été inutile.

— Sans doute ; qu'en concluez-vous ?

— Eh ! s'exclama Midoulet, c'est clair.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

La jeune femme aux cheveux d'or cria des paroles dont ils ne purent saisir le sens.
(P. 240, col. 2.)

de pourpre, et les flammes redoublaient de violence, comme pour narguer la douleur de ces deux cœurs brisés.

Soudain, le bruit de pas nombreux frappent leurs oreilles. Qu'est-ce ? Ils regardent.

Une longue théorie de cavaliers se montre, côtoyant le brasier.

Des serviteurs portent des torches, éclipsées à cette heure par la torche géante qu'est le palais de Mohamed ; une trentaine de guerriers fièrement drapés de burnous, le fusil damasquiné à l'arçon, le sabre recourbé à la botte, suivent, semblant ouvrir le chemin à leur chef, un Arabe du type le plus pur, un de ces roitelets des déserts

Ils rapportent le pantalon d'un autre endroit; donc, M^{lle} Sika ne se trouvait pas ici.

— Alors, elle serait sauvée du feu ! »

La voix tremblante du général prononça ces paroles.

« Je l'espère, fit évasivement Marcel. En tout cas, nous pourrions interroger ces voyageurs inconnus, et si leurs réponses confirment notre espoir, nous lancer à la recherche de la malheureuse enfant.

— En abandonnant le vêtement du mikado, impossible !

— Le général a raison, appuya l'agent, cela est impossible.

— Comment? Votre fille vous appelle peut-être à son secours, gronda Tibérade, et vous hésitez? »

Le Japonais eut un grand geste désespéré.

« Je n'hésite pas. Je resterai ici, quoi qu'il arrive. Avant d'être père, je suis sujet de l'empereur du Soleil-Levant. J'ai juré fidélité à mon souverain; j'ai promis de remplir ma mission. Je *dois* cela avant tout. Il faut que je pense à mon devoir avant de songer à ma plus chère affection ! »

Noble était le sentiment du général. Marcel s'en rendait compte, mais à cette heure il sentait également que sa vie était indissolublement liée à celle de l'exquise et blonde Sika, et tout ce qui n'était pas la jeune fille lui apparaissait sans importance.

Ainsi, l'affection trouble les plus clairs regards, obscurcit les consciences les plus nettes.

Son état d'esprit se traduisit par ces mots :

« Soit donc; si les explications de ces guerriers sont de nature à permettre de supposer l'existence de M^{lle} Sika, je partirai seul à sa recherche, puisque, pour la défendre, elle peut seulement compter sur moi... un inconnu ! »

Uko pâlit sous le reproche immérité; mais toute réplique lui fut interdite.

Emmie, dont l'apparition fit constater à tous qu'elle avait disparu depuis un long moment, Emmie se précipita entre son cousin et son interlocuteur, leur prit les mains et d'un ton grave :

« J'ai des nouvelles qui vous causeront une joie... relative.

— Que veux-tu dire? »

A la question de Marcel, la fillette répondit :

« Tout ce que j'ai appris de ces sauvages, à l'aide de trois choses : un peu de ruse, pas mal de *sabir* et beaucoup de piécettes de monnaie. Par exemple, je me suis tenue pour ne pas rire, ce qui aurait très mal fait dans le paysage.

— Mais enfin, rire de quoi? »

— Là, là, cousin, du calme. Je t'accorde le récit de Thérémène. »

Et la taquine enfant eût prolongé encore ce jeu... de patience, comme elle l'appelait, quand Uko murmura d'une voix brisée :

« Un seul mot, je vous en prie. Ces gens ont-ils vu Sika? »

— Oui... ou du moins une jeune fille blonde, dont le signalement ressemble étonnamment au sien. »

D'un geste instinctif, Marcel et le Japonais s'étreignirent.

Mais Emmie reprit :

« Le chef du détachement qui va camper ici, cette nuit, est un Arabe du pays situé entre Anti-Liban et Euphrate. Son nom, très noble, paraît-il, est Ali-ben-Ramsès. Il revient de chasser la gazelle dans le désert, par delà l'Anti-Liban et se dirige sur Beyrouth, pour y échanger ses pelletteries et autres matières brutes contre des produits manufacturés par la civilisation.

« Or, ces braves Arabes sont ignorants comme... j'allais dire comme les carpes de Fontainebleau, oubliant que ces carpes ont été mêlées à l'histoire. Bref, ils sont ignorants, superstitieux, absurdes. Avec le nom de Mahomet, rien d'aisé comme de les persuader de la véracité des contes les plus grossiers. Ils n'admettent pas qu'un mortel puisse plaisanter sous l'égide du nom du Prophète... Ceci posé, croyez que l'entrée en matière a son importance, vous le reconnaîtrez tout à l'heure. Ils ont fait, m'ont-ils dit, en revenant par ici, deux rencontres extraordinaires, qu'ils n'hésitent pas à qualifier de miraculeuses. Primo, une voiture sans chevaux qui, filant comme la tempête, croisa leur route, ce qui les remplit de crainte, car ils ne s'expliquent pas comment elle se déplace sans moteur animal.

— Que nous importe? gémit Tibérade, exaspéré par la longueur du récit.

— Il t'importe beaucoup, et à notre ami le général aussi.

— Pourquoi? »

— Parce que, monsieur l' impatient, dans l'auto en question se trouvaient un homme brun et une jeune femme au front couronné, non pas de cheveux noirs comme ceux de toutes les femmes de la région, mais de fils d'or que l'on eût dits empruntés au soleil... l'image n'est pas de moi, elle appartient aux Arbicoes.

— C'était Sika, Sika ! s'exclama le général, riant et pleurant à la fois.

— Attendez, mon général ! Ne vous réjouissez pas trop vite ! » murmura Tibérade.

Mais Emmie lui coupa la parole.

« Ne l'écoutez pas, général, réjouissez-vous tout à votre aise. La jolie blonde était bien M^{lle} Sika et la preuve...

— Vous en avez la preuve? »

— Absolue, indiscutable.

— Quelle est-elle? »

— Le pantalon ! »

Et comme ses interlocuteurs la considéraient anxieusement, elle expliqua :

« Au moment où les guerriers d'Ali-Ben-Ramsès passaient à hauteur de l'automobile, la jeune femme aux cheveux d'or cria des paroles dont ils ne purent saisir le sens, et d'un geste énergique, elle leur désigna le pays laissé en arrière par le véhicule et vers lequel les Arabes se dirigeaient.

— Ceci, hélas ! ne démontre pas...

— ... Que c'est M^{lle} Sika, interrompit rageusement la fillette. Attendez donc, on n'a pas le temps de parler, avec votre précipitation. »

Puis, levant la main comme pour forcer l'attention de ses auditeurs, elle conclut, en martelant les syllabes :

« La voiture éloignée, les guerriers continuèrent leur route, impressionnés par ce véhicule étrange, dont le mouvement leur apparaissait magique. Or, jugez de leur stupeur quand, un kilomètre plus loin, dans cette direction que la *hourie blonde* (encore une locution à eux) avait désignée, ils découvrirent, étendu sur une dune sablonneuse, un objet que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer tout seul dans le désert.

— Le pantalon ! acheva Midoulet.

— Juste. Sika le détenait, vous le savez. Donc, c'était elle, bien loin en dehors de l'incendie.

— Mais son compagnon?...

— Ne me coupez pas. Vous êtes pire que les demoiselles du téléphone, plaisanta l'incorrigible fillette. Marcel m'a enseigné que la narration doit procéder avec ordre. En conséquence, je suis ordonnée. »

Et riant en montrant ses dents blanches, elle continua :

« Vous ne sauriez croire combien ces gens furent effarés à la vue de ce pauvre orphelin abandonné au milieu du désert ! Ils s'en approchèrent avec respect, se prosternèrent avant de se décider à le ramasser. En le tournant et retournant, ils découvrirent dans l'une des poches... un billet...

— Que dit-il? questionna Uko haletant.

— Ça, je ne le sais pas, général, attendu que, sauf la suscription figurée en signes arabes, le contenu est rédigé en caractères inconnus des guerriers et de leur chef.

— Des caractères japonais, peut-être? » bégaya le général, dont la voix tremblait.

La fillette répondit :

« Je serais portée à le croire, car, m'a-t-on dit, l'adresse arabe signifie : « Au général Uko — Ismaïl hôtel à Beyrouth. Prière de porter sans retard contre récompense. »

— C'est d'elle, c'est d'elle ! »

Uko disait ces paroles avec une émotion profonde; mais Emmie n'aimait pas sans doute à s'attendrir, car elle poursuivit :

« Le plus cocasse est que Ali-Ben-Ramsès et ses guerriers, ne parvenant pas à déchiffrer les lettres japonaises, en ont conclu...

« Je vous le donne en mille ! Non, inutile de chercher, vous ne trouveriez jamais. Oyez, seigneurs, la merveille de la sottise humaine. »

Et d'un ton de bateleur en récitation de boniment :

« Le pantalon, découvert au milieu du désert, est évidemment sorti des ateliers d'un tailleur divin. Par conséquent, le billet mystérieux, enclos dans une poche, doit être rédigé en langage paradisiaque... le langage des houris. »

Et riant de tout son être :

« J'ai sauté sur l'occasion, j'ai déclaré que le général Uko, de l'hôtel Ismaïl, est un savant doublé d'un sage qui traduit sans effort l'idiome du Paradis promis par Mahomet à ses guerriers. »

Le Japonais se récria :

« Pourquoi cette folle histoire ? »

— Pour que l'on vous fasse lire le billet, dans lequel notre chère Sika nous donne sans doute quelques éclaircissements, bien nécessaires à mon avis... Car, enfin, nous la savions vouée aux flammes, et nous la retrouvons en automobile, avec un inconnu.

— Un ennemi de plus.

— Possible... mais pour savoir, il faut lire, et, pour lire, il faut me suivre à la tente du noble Ali-Ben-Ramsès.

Cette fois les auditeurs de la courageuse petite Parisienne furent unanimes à approuver.

« Oui, oui, rejoignons le chef.

— Et vous, général, n'oubliez pas que vous êtes un sage, que Mahomet a jugé bon d'instruire dans la langue des Paradis.

Un instant plus tard, les voyageurs pénétraient dans le campement des Arabes.

Emmie y était connue déjà; aussi nul ne parut prêter attention au groupe des visiteurs.

La fillette guidait ses amis.

Parvenue à quelques pas de la tente plus importante réservée au chef, elle s'arrêta :

« Attendez-moi ici, je vais vous annoncer au noble Ramsès. »

Puis, leur désignant la lance plantée dans le sol, en face l'entrée; le factionnaire immobile auprès du pantalon flottant, elle

ajouta avec une indicible intonation de raillerie :

« En attendant pour vous distraire, imitez les gestes que vous allez me voir exécuter. C'est absurde; mais c'est le sûr moyen d'ancrer dans la cervelle de ces braves gens une absurdité qui nous est profitable. »

Et redevenue grave, de cette gravité mystique d'un croyant saluant La Mecque, elle se prosterna à trois reprises devant le pantalon, auquel, bien certainement, le mikado n'avait jamais cru pareil honneur réservé. Après quoi, elle s'approcha encore de la tente et prononça à haute voix :

« Le noble Ramsès daignera-t-il recevoir sa servante ? »

L'espiègle créature se tourna vers ses amis, chuchota :

« La lecture des romans, quoi ! On sait parler aux cheikhs du désert. »

Mais elle se tut. Un organe sonore s'était élevé à l'intérieur de la maison de toile. Il disait :

« Entre, jeune fille. Ramsès honore Allah, son prophète, et ceux que Mahomet couvre de sa protection. »

Elle regarda Tiberade, cligna gaminement des yeux, et, soulevant le panneau de toile masquant l'ouverture d'accès, elle disparut.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

Les Crimes des chasseurs de plumes



L'AGONIE D'UNE NICHÉE

Il faut se féliciter que l'industrie très française de la plumasserie ait fini par trouver le moyen de transformer les plumes des oiseaux de basse-cour (coq, oie, canard, etc.) en parures de paradisiers ou d'aigrettes. Par là, elle a commencé à décourager ces professionnels du massacre des oiseaux sauvages qui se sont déjà rendus responsables de l'extinction de plusieurs espèces.

Notre indignation deviendra celle de nos lecteurs quand nous aurons conté dans quelles circonstances furent prises les impressionnantes photographies que nous publions dans ce numéro et dont nous devons la communication, à la *Royal Society for the Protection of the birds*, puissante société fondée en Angleterre pour la protection des oiseaux sauvages.

L'an dernier, un éminent naturaliste australien, M. A. H. E. Mattingley, formait le projet de retracer par la photographie la vie d'une aigrette. Et il se transportait dans une heronnière du haut bassin du Murray (Nouvelle-Galles-du-Sud), où il savait rencontrer plusieurs centaines de nids d'aigrettes.

Après avoir photographié plusieurs nids habités, il rentrait à Melbourne, en projetant de revenir dans les marécages de Riverina quand les œufs seraient éclos.

Soudain, M. Mattingley apprenait que des chasseurs de plumes accomplissaient leur œuvre néfaste dans cette même heronnière, et il se hâtait à la défense de ses protégés. Mais il était déjà trop tard !

Guettant le moment où les gracieux échassiers descendaient de leurs demeures aériennes pour chercher leur nourriture et celle de leur nichée, les massacreurs en avaient abattu une cinquantaine, abandonnant çà et là leurs cadavres après les avoir dépouillés de celles de leurs plumes qui ont une valeur commerciale.

En abattant les pères et les mères, ils condamnaient douze cents oisillons à mourir lentement de faim !

« Un bon nombre de jeunes aigrettes, écrit le distingué ornithologiste australien, avaient déjà succombé. Trahiés par leur épuisement, elles étaient tombées du nid et s'étaient noyées dans l'eau du marais. »

Cette tragique série d'instantanés, que le *Journal des Voyages* est un des premiers à reproduire en France, a déjà toute une histoire. Publiée tout d'abord dans une revue de Melbourne, elle souleva une intense émotion dans les villes australiennes. Des pétitions monstrées s'organisèrent et le gouvernement de la Fédération australienne intervint bientôt en interdisant l'exportation des plumes d'aigrette, mesure faite pour décourager les massacreurs.

Commencée aux antipodes, la campagne de protestation gagnait bientôt les États-Unis, où l'État de New-York interdisait, sous peine d'amende et de prison, la vente des mêmes plumes. Enfin, l'Angleterre sortait à son tour de son indifférence. Des milliers de dames, appartenant à toutes les classes de la société, s'engageaient sous serment à ne plus porter de plumes d'aigrette, et la Chambre des Communes mettait à l'étude un *Plumage Bill*, une loi destinée à décourager le commerce des plumes d'oiseaux sauvages.

Souhaitons que les amis des oiseaux obtiennent en France d'aussi heureux résultats.

ÉMILE REY.

Engins Meurtriers

Le plus gros Canon du monde



Notre canon de 305 millimètres a été, pendant une vingtaine d'années, seul pour armer tous les gros cuirassés. Cette arme était devenue, peu à peu, celle de toutes les marines, à l'exception de la marine allemande qui, jusqu'à tout dernièrement, a conservé le canon de 28 centimètres.

Mais la concurrence entre les marines devait inévitablement faire rechercher un engin de plus en plus puissant et, depuis trois ans, la plupart des pays ont abandonné ou se préparent à abandonner le canon de 305, pour adopter des calibres plus forts.

Ainsi, la France va doter ses « futurs » cuirassés d'un canon de 340 millimètres. L'Angleterre a déjà plusieurs cuirassés à flot armés d'un nouveau canon de 343 millimètres. En Amérique, des cuirassés portent des canons de 356 et l'Allemagne a suivi avec un canon de 380 millimètres.

Voulez-vous juger de l'effet produit par chacune de ces armes puissantes ? Les poids mêmes de leurs projectiles vous édifieront. Le 340 français lancera un obus de 540 kilos. Le 343 anglais en lance un de 566 kilos, le 356 américain un de 635 kilos et enfin, le 380 allemand un de 700.

Pourtant, ces engins formidables ne sont que peu de chose, si on les compare au canon que les Américains viennent de construire pour la défense du canal du Panama.

Ce canon dépasse de beaucoup tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Son calibre est de 406 millimètres, sa longueur est de 16 m. 15 et son poids est de 180 tonnes, c'est-à-dire 182.700 kilogrammes. Pour

transporter cette masse énorme sur le pont du steamer qui l'a amené à Colon, point terminus de la ligne du Panama, il a fallu, outre une machinerie construite spécialement, le secours d'une petite armée de 5,000 hommes.

Le projectile de cette arme terrible pèse 1,088 kilos, il est long de 1 m. 63; il contient une charge de 68 kilos d'un nouvel explosif, la « dunnite » analogue à notre mélinite, et il est lancé avec une charge de 216 kilos de poudre sans fumée.

La portée de l'obus est de 37 kilomètres, et, tiré en bombe, il passerait par-dessus deux monts Blanc superposés.

Ce bolide métallique et explosif, cent fois plus redoutable qu'aucun aéroplane envoyé des volcans ou du ciel, perce une plaque de l'acier le plus dur d'un mètre d'épaisseur.

Le projectile est chassé de la pièce à une vitesse initiale de 800 mètres à la seconde avec une puissance de choc de 90,000,000 de kilogrammes.

On a calculé que cet engin terrifiant pourra détruire d'un seul coup, portant bien, le navire le plus puissant et le mieux protégé.

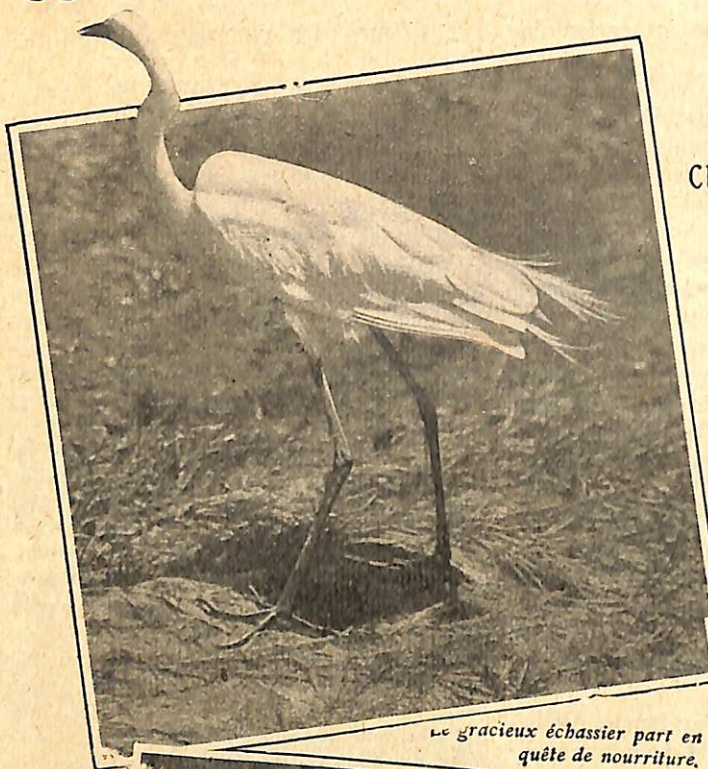
Les Yankees ont-ils, avec ce canon monstre, atteint la limite possible de l'arme destructive ? Il faut croire que non, car le département de la Guerre étudie déjà des engins plus puissants encore.

On parle de canons de 45 et même 50 centimètres de calibre. A côté de ces mastodontes futurs, notre petit 305, avec son poids de 50 tonnes et son projectile de 400 kilos, paraîtra presque un jouet d'enfant.

L. KUENTZ.



Les
CRIMES
des
CHASSEURS
de
PLUMES



Le gracieux échassier part en
quête de nourriture.



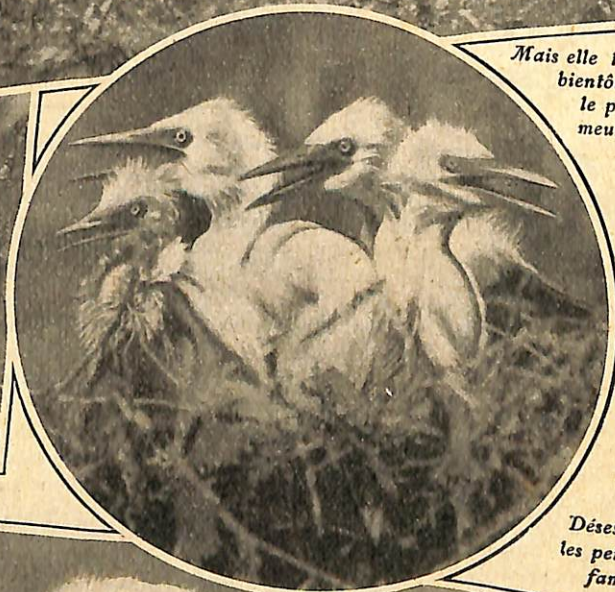
En bonne mère, l'aigrette couve
ses petits avec ardeur.



Mais elle tombe
bientôt sous
le plomb
meurtrier.



Consternés, les orphelins ne peuvent
croire à leur abandon.



Désespérément
les petits crient
famine.



Peu à peu, ils s'étiolent et s'affaissent,
épuisés de froid et de faim.



L'AGONIE D'UNE NICHÉE



Après tant de souffrances, la nichée suc-
combe dans une lente agonie.



LES CAMPS TURCO-ARABES

Sous l'avalanche des balles et des obus, Osmanlis et Sémites emportent les blessés et les morts hors du champ de bataille. Sur un chameau est placé le cercueil d'un cheikh qu'ils ont été reprendre dans un cimetière improvisé, tandis qu'au-dessus d'eux les aéroplanes vibrent dans l'air, semant la terreur parmi les indigènes.

Dans les Déserts de la Tripolitaine

Les Camps Turco-Arabes

Nos troupes coloniales nous ont habitués à des conquêtes rapides, depuis Madagascar jusqu'au Maroc, de sorte que nous éprouvons de l'étonnement devant la lenteur que les Italiens mettent à conquérir la Tripolitaine. Ils n'ont même pas commencé une véritable occupation, puisque les 100,000 hommes débarqués depuis trois mois sont maintenus en cinq points du littoral, sous la protection des canons de l'escadre; et l'occupation effective exigera une marche vers le Sud égale à la distance entre Paris et Marseille.

Aussi, les combats et les autres mouvements du corps expéditionnaire se sont-ils bornés jusqu'ici à des escarmouches. Il est vrai que la bravoure des Turcs et des Arabes, devant un ennemi très supérieur en nombre et puissamment pourvu d'artillerie, a transformé ces rencontres partielles en combats sanglants.

A Ain-Zara, à Benghazi, à Derna, ce fut, ces temps derniers, une boucherie où les éclats d'obus abattaient le bétail humain avec la rapidité des usines de Chicago. Zuara, que j'ai habité durant un mois, n'est qu'un modeste village; il a reçu, à distance, des milliers et des milliers de projectiles explosifs, qui ont tué des enfants. Et pour le prendre, ce hameau, il a fallu envoyer trois cuirassés, bondés de troupes.

L'impartialité que nous devons aux Italiens comme aux Turcs n'exclut pas la bienveillance, à la condition de la témoigner aux uns autant qu'aux autres. Il faut donc reconnaître que, si les Musulmans excitent notre sympathie par leur admirable résistance, les troupes italiennes sont dignes d'intérêt à cause du formidable obstacle qu'elles ont à vaincre. Et cet obstacle, c'est le sol.

Il n'y a pas de Tell en Tripolitaine. Le désert commence dès le littoral et s'enfonce jusqu'à 100 kilomètres dans l'intérieur, jusqu'au grand plateau du T'ahar. Ces terres basses, immenses ondulations de sables mouvants, que les indigènes désignent sous le nom de *Djeffara*, décuplent les difficultés du transport considérable de tout ce qui est journellement indispensable à des troupes. Il y faut employer des milliers de chevaux et de mulets pour traîner les canons et les caissons de munitions, dont les roues enfoncent jusqu'aux essieux. Il y faut grouper des milliers de chameaux pour transporter les vivres et l'eau que l'on ne trouve nulle part, les rares puits étant aveuglés par les défenseurs à mesure qu'ils battent en retraite. Et le retour des blessés, des malades, quel surcroît de transports n'ajoute-t-il pas?

La première opération que vont entreprendre les Italiens, c'est-à-dire la traversée de la *Djeffara*, sera donc plus laborieuse encore que ne le fut pour nous celle du verdoyant Tell d'Algérie. C'est là l'explication de la lenteur de la marche jusqu'ici et de l'énormité des effectifs débarqués.

La *Djeffara*! Nul ne l'a traversée aussi souvent que l'auteur de ces lignes. Morne étendue de collines à perte de vue, où le vent écrète les cimes en nuages de sable aveuglant, où les rayons du soleil ricochètent en faisceaux brûlants, où, même dans les étapes pacifiques, les poumons de l'homme halètent d'étouffement! Aux journées torréfiantes succèdent souvent des nuits glacées.

Il n'existe peut-être pas une autre contrée du

monde, que la nature ait plus cruellement traitée. A part quelques bas-fonds, où les pluies ont fait l'aumône de touffes de lentisques desséchées, vous ne trouveriez pas un brin d'herbe et par conséquent la faune en est absente. Pourtant on y risque la rencontre d'une bête, la plus nuisible de toutes, le serpent. Et ce reptile est un des plus dangereux: c'est la vipère à corne. Enfoncée sous le sable, elle dissimule aisément sa présence. Mais la nuit, quand un dormeur est étendu sur la couche pulvérulente; la vipère cornue, attirée par la chaleur du corps humain, remonte traîtreusement à la surface et injecte son venin mortel.

L'intérieur de la *Djeffara*, que l'on ne saurait mieux comparer qu'à un paysage lunaire, n'est cependant pas une sinécure. Ces solitudes, où la vie est impossible, sont parfois occupées par des rôdeurs nomades qui viennent y attendre le passage des caravanes, pour les piller. Aussi, les colporteurs qui s'en vont vendre les cotonnades européennes au Soudan, ou qui reviennent du Ouadaï avec des ballots de peaux tannées et des sacs de plumes d'autruches, se réunissent-ils en nombre pour traverser la *Djeffara*. A ces caravaniers se joignent les pâtres des hautes terres lorsqu'ils descendent à Tripoli pour y conduire leurs moutons, destinés aux fêtes du Beiram. Malheur à qui s'attarde et s'éloigne du groupe en marche!

Prochainement, le silence de la *Djeffara* va être interrompu pour la première fois depuis des siècles. Piétinement des fantassins et des quadrupèdes, roulement des véhicules, voix des commandements, hennissement des chevaux, beuglement strident des drômaires, et aussi — hélas! — les cris des blessés, vont animer la solitude muette... D'un côté, les agresseurs, en lignes compactes et disciplinées, suivis d'interminables convois; de l'autre, les piétons turcs en fez rouges et les cavaliers arabes en turbans blancs, reculant sous la mitraille, en groupes épars, en longues files mêlées, mais avec une héroïque lenteur.

Rien ne peut donner une idée aussi exacte des troupes turco-arabes dans cette guerre que les croquis faits sur place par le seul artiste qui se trouve en ce moment dans le camp musulman. C'est la gravure que nous reproduisons ici. Je ne puis la regarder sans ressentir une grande émotion. Entre les mamelons arides, Osmanlis et Sémites défilent avec leurs physiognomies saisissantes de vérité. Battus au meurtrier combat d'Ain-Zara, ils se retirent, mais ils ne fuient pas. Aucun d'entre eux ne songe à faire un pas plus vite que l'autre. Ils emportent leurs blessés, sur les chevaux, en les soutenant avec soin. Ils emportent les morts du champ de bataille et même ceux qu'ils avaient enterrés déjà dans des cimetières improvisés. C'est le cas de ce cheikh arabe, dont le cadavre à découvert est étendu dans sa bière, en travers du dos d'un chameau. Quand ils ont un moment de répit, les combattants en retraite s'écartent du lugubre cortège et déchargent leurs armes sur les vainqueurs.

Ce stoïcisme que ne parvient pas à émouvoir la pluie des balles et les avalanches d'obus se trouve cependant ébranlé par la stupéfaction que causent les avions italiens, vibrant dans l'air et se succédant sans interruption. Certes, les projectiles de fusils qu'on lance, ça et là, aux aviateurs, ont peu de chance de les atteindre, mais quelle mort leur coûterait la moindre panne!

Il est même surprenant que le fait ne se soit pas déjà produit et il est fort à craindre que nous ayons à le déplorer d'un moment à l'autre.

H. DE MATHUISIEUX.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

La colonne du colonel Magnien donne la chasse aux Senoussistes dans le N.-E. du Ouadaï, en butte aux intrigues d'un Européen, légionnaire allemand déserteur, Oswald Ruchlos devenu là-bas le Cheikh El Qaci. Ennemi mortel du capitaine Frisch qui jadis l'a empêché de ravir la petite Ourida, fille du caïd Hellal, Ruchlos a réussi à faire massacrer l'avant-garde française que commandait Frisch. Celui-ci a été emmené par les Ouled-Sliman.

Un aéroplane est envoyé pour le retrouver. A bord, Harzel le pilote, l'Alsacien Müller et Ourida qui les guide vers le repaire d'Oswald. Mais, attaqué par des vautours, l'aéroplane a dû se réfugier et se reposer sur la corniche d'une falaise qui domine le repaire. Il va essayer de s'envoler et d'échapper.

CHAPITRE XI

AU BORD DE L'ABÎME (Suite.)

MÜLLER revenait de son inspection.
— Allons, fit-il, en route!
— Quand tu voudras; mais il faut commencer par faire faire demi-tour à l'aéroplane.

Lorsqu'ils eurent achevé cette manœuvre, l'aurore, une aurore opaline et incertaine, commençait à poindre.

— A la grâce de Dieu! prononça Müller: ce serait bien le diable qu'une pierre nous atteigne juste au moment où nous franchirons la zone dangereuse.

— Attendons le prochain bloc, et partons immédiatement après, suggéra Harzel: ils n'auront pas le loisir d'en précipiter un autre.

Ils remontèrent dans leurs baquets, à l'exception d'Harzel qui devait mettre l'hélice verticale en mouvement: le jeune officier avait lui-même remis en place la ceinture d'Ourida et rassuré l'enfant en quelques mots.

— Ce qui doit arriver est écrit: *Mek-toub*, avait-elle répondu simplement.

Les aviateurs avaient devant eux un champ de 20 mètres environ; mais ils n'en avaient que faire, l'hélice verticale devant fonctionner normalement.

L'officier observateur la mit en route, regagna sa place et aussitôt Müller lança le moteur à toute vitesse.

Mais l'Africain ne s'enleva pas...
— Ah! par exemple! s'écria Paul Harzel: le moteur donne régulièrement pourtant.

— Que peut-il bien avoir encore? gronda Müller.

L'hélice fut débrayée, le moteur mis au ralenti et les deux officiers, sans prendre garde aux pierres qui continuaient à se succéder, examinèrent l'axe de rotation.

Quelques minutes d'examen leur suffirent pour constater qu'il y avait frotte-

ment dans les coussinets et que l'appareil avait perdu une partie de sa force de sustentation.

— Qu'allons-nous faire? questionna Paul Harzel : essaie un peu avec Ourida seule.

Cette fois, l'*Africain* se souleva franchement.

Il pouvait donc enlever deux personnes, mais il était impuissant à en enlever trois.

— Alors, dit Müller, il faut renoncer à partir dans le sens de la vallée, ce qui nous eût permis de prendre de suite de la vitesse. Nous filerons en suivant la corniche et je virerai immédiatement après.

— C'est un moyen, mais quoi que tu fasses, tu te rapprocheras de Kara, et rien ne m'ôtera de l'idée qu'il y a là-bas, derrière les crêneaux, des tireurs qui nous guettent, les doigts sur la détente.

— J'en suis persuadé comme toi, mais nous devons courir ce risque plutôt que de...

Paul Harzel avait interrompu brusquement son ami :

— Je t'en supplie, ne nous exposons pas à recevoir une grêle de projectiles... S'il n'y avait que nous deux, peu importerait; mais...

— Comment veux-tu donc que nous procédions? Il n'y a que deux procédés : ou rouler, ou s'enlever.

— Il y en a un troisième qui est la contre-partie de celui que nous avons employé en arrivant ici : j'ai sauté à terre pour retenir l'aéroplane quand il a touché le sol; je pourrai bien ne sauter dans mon baquet que lorsque l'appareil sera lancé et quittera la corniche.

Müller ne répondit pas. Son silence montrait à quel point il trouvait le moyen scabreux.

— Et si tu manques ton coup? fit-il enfin.

— Comment cela?

— Oui; si tu fais un appel de pied dans le vide; si tu restes accroché à la balustrade; nous basculerons du côté où tu seras suspendu.

— Me crois-tu donc assez maladroit pour m'enlever trop tard? Tu oublies que je suis un des lauréats de Joinville!

— Je n'oublie rien; mais ce que tu mérites d'accomplir est un véritable tour de force.

— Bah! un simple rétablissement sur les poignets... Il ne faut qu'un peu de souplesse pour ne pas peser sur les bords de la nacelle. Tranquillise-toi, je suis sûr de mon affaire.

Müller hésitait encore : il était le maître à bord de l'*Africain*, le maître absolu.

Le règlement élaboré par l'École de Meudon avait subordonné complètement, pendant la durée du vol, l'observateur au conducteur, quel que fût le grade, quelle que fût l'ancienneté de l'un ou de l'autre.

Mais l'autorité, c'était aussi la responsabilité.

Ourida regardait les deux officiers sans rien comprendre à leurs desseins, sinon que l'oiseau blessé ne pouvait plus porter que

deux passagers. Il eût été trop long, et, d'ailleurs, impossible de lui expliquer que l'hélice horizontale avait un effort beaucoup plus considérable à développer pour soulever tout le système de quelques centimètres seulement, que l'hélice verticale pour entraîner l'ensemble horizontalement, aidée, ou supplée, qu'elle était par les surfaces portantes.

Ce que la jeune Arabe croyait pouvoir inférer de la conversation et des gestes dont elle était spectatrice, c'est que Paul Harzel s'offrait à rester là, et que, sans doute, l'oiseau viendrait le rechercher, après l'avoir mise, elle, en sûreté quelque part dans la montagne. Dans cette hypothèse, ce qui l'angoissait, ce n'était pas la perspective de rester seule plus ou moins longtemps en attendant le retour de l'aéroplane — son sort n'était-il pas entre les mains du Destin et inscrit chez Dieu? — elle ne pouvait accepter l'idée que ce jeune Français, ce vaillant, demeurât seul, sans secours, sur cet affreux rocher.

Quelle preuve d'amour son renoncement volontaire ne lui donnait-il pas!

Qu'était-elle, cependant, pour lui? Une pauvre petite chose que son titre de fille de caïd ne grandissait guère aux yeux d'un blanc; une de ces créatures à qui les Arabes refusent une âme...

A la place de ces deux Français, des musulmans, pour se sauver, l'eussent abandonnée sans hésitation. Et le cœur d'Ourida se gonfla...

Un bloc énorme, dévala, emportant un large fragment de la corniche et projetant des débris en tous les sens : l'un d'eux vint frapper la jeune fille au front... Elle porta la main à la blessure et la retira ensanglantée.

— Qu'as-tu? s'écria Paul Harzel.

— Ce n'est rien, répondit-elle doucement.

Mais, suppliant, il se tourna vers Müller :

— Partons, je t'en conjure! Je t'affirme que tu n'éprouveras aucun à-coup et que je suis sûr de moi.

— L'appareil va se cabrer, te dis-je.

— Non, si tu mets l'équilibreur à la position de plongée.

— C'est vrai, mais...

— Tiens, regarde...

Le jeune homme, la main sur le bord de la balustrade, s'enleva avec une aisance surprenante et se trouva assis derrière Ourida stupéfaite.

— Juge de ce que ce sera quand j'aurai de l'élan, reprit-il. Avec un vigoureux appel du pied en partant du sol, je n'imprimerai aucune secousse à l'aéro, puisque je ne prendrai pas de point d'appui sur lui.

Cette démonstration avait convaincu le commandant de l'*Africain* : la menace d'un nouvel éclat de roc acheva de le décider.

— En route, fit-il en embrayant l'hélice verticale... nous verrons bien! Après tout, on ne meurt qu'une fois.

L'appareil se souleva de quelques centi-

mètres et, maintenu par Paul Harzel, n'alla pas plus haut.

— En avant toute! cria le jeune homme.

Alors, la grande hélice se mit en mouvement : aussi longtemps qu'il put le faire sans être entraîné, Paul Harzel, accroché au sol, maintint l'appareil sur place, les deux hélices tournant simultanément, puis il sembla lui rendre la main, comme à un cheval qui piaffe, courut sur le côté jusqu'au bord de l'abîme et s'élança.

— Ça y est, fit-il, triomphant.

Ourida, penchée en arrière, les yeux demi-clos, semblait prête à défaillir.

Il s'inclina vers elle et baisa la blessure qu'elle portait au front.

Derrière eux, des coups de feu éclatèrent, une balle frappa une des parties métalliques de l'aéroplane qui rendit un son argentin.

Ils n'y prirent pas garde : à toute vitesse, l'*Africain* plongeait dans l'ombre du précipice, presque invisible maintenant entre les hautes parois. Il se rapprochait du torrent qui grossissait à vue d'œil et dont les eaux tumultueuses commençaient de faire entendre leur grande voix.

Dans la direction de Kara, le silence le plus profond... Si des Snoussia guettaient derrière les murailles, attendant le lever du jour pour tirer à coup sûr, ils avaient été surpris par la fuite inopinée des Roumis.

Maintenant, sûr de lui, narguant les ennemis qui avaient failli le clouer au flanc de la montagne, bipèdes armés ou rapaces ailés, Müller pointait vers le ciel le plan de son équilibreur.

Deux kilomètres plus loin, il émergeait du sombre cañon de l'Oued Ourida, et s'élançait vers le jour naissant.

Quelques minutes encore, et il dominait les sommets aux contours ardoisés, les crevasses couleur d'encre; pour lui seul, scintillant dans la lumière, le disque solaire sortait, ardent, empourpré, de la plaine aux mille rivières, du Bahr-el-Ghazal!...

CHAPITRE XII

A FORT DESAIX

En retrouvant la sécurité dans les hautes altitudes, l'*Africain* y retrouvait aussi des courants contraires. Le vent avait sauté du Sud à l'Ouest et, bien qu'il eût molli, il n'en conservait pas moins une vitesse de 18 à 20 mètres à la seconde.

La puissance du moteur pouvait évidemment vaincre cette résistance, mais au prix de quelle dépense d'énergie, c'est-à-dire de quelle consommation de gaz carburé!

La question se posa brutalement lorsque Müller, ayant effectué un premier virage pour reprendre la direction de l'Ouest, celle du camp français, s'aperçut que la vitesse était tombée des deux tiers.

— Combien d'essence, Harzel?

Ah! oui! l'essence! L'officier observateur aurait dû vérifier le contenu du réservoir avant de partir : cette précaution essentielle lui incombait, mais il avait bien pensé à cela, vraiment, là-bas, sur l'étroite corniche!...

S'il avait dû faire le plein, il n'eût certainement pas négligé cette partie importante de ses attributions, en dépit des distractions multiples que lui donnait la vue d'Ourida, mais à quoi bon vérifier ce qui restait, puisqu'il était impossible de se réapprovisionner?...

— C'est fort ennuyeux, observa Müller en décrivant un huit à 500 mètres de hauteur pour se donner le temps de prendre une décision, car, avec ce vent-là, nous brûlerons deux fois plus d'essence qu'à l'aller pour faire moitié moins de chemin... Et si, tout d'un coup, nous n'en avons pas assez pour rejoindre les camarades?...

Il n'acheva point, tout entier à cette préoccupation nouvelle... N'auraient-ils donc échappé à un danger que pour retomber dans un autre?

Et quelle perspective! Être immobilisé à 100 kilomètres du colonel Magnien, dans une région déserte et pourtant dangereuse, sans aucun moyen de lui faire connaître la position de l'aéroplane, ni de réclamer l'assistance de Tussaud!

Cependant, l'inquiétude dans la colonne devait être grande à leur sujet, et peut-être le biplan, avec un approvisionnement d'essence, était-il déjà parti à la recherche du monoplan...

Peut-être; mais quelle apparence y avait-il qu'il eût poussé au delà des montagnes de Djila, au delà de la frontière franco-anglaise, qu'il eût bravé la fureur du simoun?

Non; les passagers de l'*Africain* n'avaient à compter que sur eux-mêmes pour se tirer d'embarras...

Paul Harzel avait fait des réflexions identiques de son côté et sa conclusion était celle de Müller : il fallait, de toute nécessité, descendre et vérifier : le réservoir étant disposé au-dessus des ailes, il était impossible, pendant le vol, de se rendre compte des existants en essence et en huile.

On eût pu remédier en adaptant au réservoir un tube en verre gradué visible de l'observateur : Tussaud l'avait bien remarqué, mais il n'avait pas eu le temps de procéder à l'installation nécessaire.

Or, l'*Africain* était manifestement entraîné dans la direction de Bahr-el-Ghazal : la haute chaîne où il avait failli rester s'était enfuie derrière lui et Kara n'était plus qu'un point vague...

L'appareil courait parallèlement à une série de contreforts qui s'abaissaient insensiblement vers la plaine, et comme Paul Harzel cherchait entre leurs ondulations un terrain d'atterrissage, la voix d'Ourida se fit entendre :

— Merci à Dieu, disait-elle; voici de l'eau! « El h'amdou Lillah ia Rebbi! ha el ma! »

De l'eau! En vraie fille du désert, l'enfant avait aperçu, au milieu des roches, un filet liquide, le premier peut-être que la montagne envoyât au Nil... Le monoplan évoluait désormais dans le bassin du grand fleuve, au-dessus d'une immense plaine qui s'étendait à perte de vue vers l'Est.

— Ma, répéta la jeune fille, et Paul Harzel se souvint qu'elle n'avait pas bu depuis la veille.



— AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR
Elle se pencha au bord de la source et but dans le creux de sa main.
(P. 246, col. 3.)

— Veux-tu te rapprocher de terre? demanda-t-il à Müller.

— Le vent est bien fort encore pour atterrir, étant donné que notre hélice verticale n'est plus en possession de tous ses moyens.

— Elle n'est plus capable d'enlever trois passagers; mais elle peut parfaitement remplir son office de modérateur dans l'atterrissage... Tiens, voilà justement un petit espace vert, une *daya*, qui doit être abrité : descends un peu que je voie mieux...

Harzel ne s'était pas trompé; une cuvette à fond plat, dominée à l'Ouest par une falaise de quelques mètres d'élévation, offrait un emplacement sur lequel l'*Africain* soulagé par l'intervention de l'hélicoptère, se posa sans heurt appréciable.

Sautant vivement hors de la nacelle,

Ourida courut au ruisseau qui chantait entre les roches, à une centaine de mètres; ses compagnons la virent se pencher, boire dans le creux de sa main, puis se redresser attentive et se replier vers eux à toutes jambes, en donnant des signes d'une vive terreur.

Au même instant, un hurlement plaintif s'éleva sur la gauche, dont l'origine était indéfinissable : malgré leur bravoure naturelle, leur habitude et leur mépris du danger, les aviateurs, à cette clameur sinistre, surhumaine, se sentirent mal à l'aise...

Paul Harzel s'était élancé au-devant de la jeune fille et se préparait à la défendre, à lui faire un rempart de son corps, lorsqu'à sa stupéfaction profonde, elle se retourna en éclatant de rire.

— *El faki!* s'écria-t-elle.

Les sons étranges continuaient de se faire entendre, variant à chaque instant d'intensité, de caractère, de signification, en quelque sorte : c'était le sanglot d'une femme, puis, sans transition, le doux gémissement d'un enfant, enfin un cri de détresse prolongé...

Et tout à coup un grand aigle au plumage brun et blanc-châtre s'éleva de derrière une roche en poursuivant l'exécution de son répertoire varié...

Certains des accents du chanteur fantastique donnent à ce point l'accent de la détresse que Schweinfurt avoue en avoir toujours été dupe, malgré ses nombreuses expériences... Chaque fois que cet appel déchirant frappait son oreille, il ne pouvait s'empêcher d'accourir, jouet de l'illusion qu'une victime l'appelait à son aide!...

Le « faki »... Les Soudanais ont baptisé le grand mystificateur de ce nom qui signifie « le prêtre aux cris aigus »;

les savants lui donnent plus logiquement celui de *vocifer* et il a tous les titres à cette qualification.

L'alerte avait été courte, mais elle avait suffi à rappeler aux aviateurs qu'ils ignoraient tout de la région où ils avaient abordé et à leur conseiller la prudence.

Müller remit en place la carabine dont, plus avisé que son compagnon, il s'était muni à la hâte, et consulta la carte.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)

Reliques mobiles

Notre informons nos lecteurs (abonnés ou acheteurs au numéro) que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pour le *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux; plus 25 centimes, pour envoi par colis postal à Paris, et 75 centimes par poste, en province.

Sur Terre & sur Mer

3 Mars 1912

— LE MOIS GÉOGRAPHIQUE —

La situation en Chine. — Le président de la République chinoise : Sun Yat Sen. — La mission du Transafricain français. — Les catastrophes polaires : après Erichsen, Mikkelsen.

La Chine est actuellement dans une situation politique singulière; elle est partagée en quelque sorte en deux États : l'un qui est une monarchie, l'autre qui est une république.

L'empereur de Chine maintient encore son autorité dans toute la partie nord du Céleste-Empire. La ligne séparant les provinces impériales de celles acquises à la république est à peu près rectiligne; elle part du Nord du Tibet pour atteindre à l'Est l'embouchure du Yang-Tsé-Kiang, et passe ainsi un peu au Nord du grand fleuve, sur les bords duquel, on le sait, la révolution a tout d'abord éclaté. Toute la Chine méridionale a accepté la république, à l'exception du Yunnan, qui est resté neutre. Les deux zones d'influences, celle des impériaux et celle des républicains, comprennent chacune un chiffre de population qui est à peu près le même, environ 200 millions d'habitants.

Comme si la situation n'était pas assez compliquée, il se trouve en outre que l'une des provinces centrales de la Chine, le Chen-Si, est aux mains de bandits indépendants et qu'au Nord de cette province, dans la Mongolie, s'agitent des hordes nomades. Les dispositions de la Mongolie sont elles-mêmes incertaines. Enfin, l'autorité impériale s'exerce tant bien que mal sur les dépendances plus extérieures : Mandchourie, Tibet, Turkestan, qui représentent ensemble environ 30 millions d'habitants.

On ne peut dire encore qui l'emportera, du Nord ou du Midi, de la monarchie ou de la république, mais il y a des chances pour que ce soit cette dernière, car la cour mandchoue semble décidée à faire abdiquer le jeune empereur *Pou-Yi*.

Pour le moment, c'est le Dr *Sun Yat Sen* qui est le président élu des républicains, mais son titre ne peut être que provisoire tant que le sort de la Chine ne sera pas réglé.

Sun Yat Sen, né en 1866, dans le Kouang-Toung, province de la Chine méridionale, fit ses études classiques, puis médicales, dans les lycées et hôpitaux anglais de Canton et de Hong-Kong et fut reçu docteur en médecine. Il se mêla vite au mouvement antimandchou qui était déjà très violent dans cette région et organisa la révolte de Canton en 1895. Il dut fuir cette ville, passa en Amérique, puis à Londres où il faillit être arrêté.

Etant retourné plus tard en Extrême-Orient, bien que sa tête ait été mise à prix, Sun Yat Sen résidait tantôt dans des villes chinoises, comme Hong-Kong ou Shanghai, tantôt au Japon ou à Singapour, d'où il expédiait ses instructions aux sociétés secrètes. Après un grand discours qu'il prononça en 1907 à Tokio, il fut expulsé du Japon; il le fut ensuite d'Hanoï et il retourna aux Etats-Unis d'où il revint quand la révolution eut éclaté. Sun Yat Sen est chrétien, en même temps que républicain et collectiviste.

Une grande mission vient de quitter la France pour étudier sur place les conditions

dans lesquelles pourraient être construits des chemins de fer transafricains.

On sait qu'un comité, présidé par M. André Berthelot, s'est formé sous le titre d'Union française pour la réalisation des chemins de fer trans-



SUN YAT SEN

PRÉSIDENT PROVISOIRE DE LA RÉPUBLIQUE CHINOISE

africains et s'est donné pour tâche de faire aboutir cette grande idée d'un chemin de fer français traversant l'Afrique. C'est l'ancien projet d'un Transsaharien qui réapparaît sous cette forme, mais agrandi et élargi. M. André Berthelot a fait, le 1^{er} décembre, une conférence tout à fait probante, dans laquelle il a exposé les avantages que cette œuvre grandiose devait procurer à la France et démontré à la fois qu'elle était réalisable et que rien ne devait plus s'opposer à son exécution.

Une mission d'études a été organisée et elle s'est embarquée le 17 janvier pour Alger.

Elle est dirigée par un officier bien connu par ses nombreuses randonnées à travers le Sahara en même temps que par ses travaux cartographiques, le capitaine *Nieger*. Il a pour second un autre officier qui a également une connaissance très approfondie du Sahara, le capitaine *Cortier* qui, lui aussi, a fait de très remarquables reconnaissances entre l'Algérie et le Soudan.

La mission sera rejointe par le lieutenant *Laibe*, de l'artillerie coloniale.

A la mission sont adjoints un géologue, M. *René Chudeau*, également explorateur saharien, trois ingénieurs : MM. *Dubuc*, *Monseran* et *Nemorin*, enfin M. *Lucien Tignal*, le Dr *Nieger* et l'adjudant *Hugot*.

La mission gagnera Colomb-Bechar et se dirigera vers les oasis du Tidikelt, par la Saoura et l'Adrar. D'El Aoulef, dans le Tidikelt, elle remontera la vallée de l'oued Tesaret jusqu'à sa source, et, évitant les massifs de l'Ahenet et du Mouydir, elle se portera vers la corne sud-ouest du massif du Ahaggar, à Silet.

En ce point, la mission se divisera en deux groupes. Deux de ses membres gagneront la vallée du Niger en évitant le Tassili de l'Adrar et en longeant vers l'Ouest le massif de l'Adrar nigritien. Quant au gros de la mission, il fera route de Silet sur In-Guezzam et Agades, puis, ayant atteint le Tchad, il arrêtera ses travaux à N'Guigmi; il reviendra à la côte de l'Atlantique par le chemin de fer anglais de Kano et rentrera en France à la fin d'août.

On sait qu'une expédition entreprise par *Mikkelsen* et *Iversen* est partie, au commencement de 1910, pour tâcher de retrouver les restes de l'infortuné explorateur *Mylius Erichsen*, qui a péri sur les côtes nord-est du Groënland. On n'a eu, depuis son départ, aucune nouvelle de cette expédition de secours. Les navires norvégiens qui se livrent à la chasse de la baleine et du morse dans la banquise sont rentrés sans en avoir aperçu aucune trace; l'un d'eux, spécialement chargé de faire des recherches n'a pu, malgré trois tentatives, atteindre l'île Shannon, où se trouvait un dépôt destiné aux deux explorateurs. Des bateaux revenus de la côte ouest n'ont pas davantage rapporté de renseignements.

L'explorateur du Groënland, *Knud Rasmussen*, a entrepris un voyage en vue d'examiner la route que devaient prendre *Mikkelsen* et son compagnon afin de rechercher leurs traces et de leur porter secours.

Le long temps qui s'était écoulé sans nouvelles de *Rasmussen* avait fait craindre qu'un nouveau désastre ne se fût ajouté aux précédents et que l'héroïque voyageur ne fût victime de son dévouement. Il n'en est rien heureusement, mais il a été bien près de succomber.

Rasmussen et son compagnon *Frenchen* ont dû renoncer à traverser la partie septentrionale du Groënland en raison de l'état des glaciers. Ils se heurtèrent à des neiges très épaisses, puis à un dégel partiel. Les vivres leur manquèrent et leurs forces étaient complètement épuisées quand ils arrivèrent au cap York. *Rasmussen* tomba gravement malade et eut la plus grande peine à revenir sur ses pas. Il est à craindre que le malheureux *Mikkelsen* ne soit désormais perdu ou que, s'il survit encore, il soit désormais impossible de le secourir à temps.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Ge Du Sud au Nord

LES CONQUÊTES DU CIMENT

Le ciment armé, obtenu, comme on sait, en enveloppant de ciment des baguettes ou des fils de fer, a déjà révolutionné l'architecture, puisqu'il sert à construire des immeubles et des ponts. Mais d'autres industries sont menacées à leur tour : entre autres, l'ébénisterie !

Oui ! Il paraît que l'inépuisable Edison a imaginé de fabriquer des meubles en ciment ! Et, naturellement (car le progrès serait mal accueilli s'il en était autrement), il pourra vendre ces meubles à bien meilleur marché que les meubles en bois.

Une chambre à coucher (lit, armoire, chaises, etc.) vaut actuellement aux Etats-Unis un minimum de 500 francs. Avec le nouveau procédé, on pourra obtenir une chambre analogue pour... vingt-cinq francs !

C'est un peu lourd, mais il paraît que c'est inusable ! Et, comme le ciment prend très bien le vernis, on peut donner à ces meubles l'aspect de l'acajou, du noyer, voire du bois de rose !

Vous verrez que les inventeurs finiront par nous offrir des chapeaux et des souliers en ciment armé !

LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE EN DIRIGEABLE

Comme nous l'avons déjà dit, deux expéditions se préparent à tenter la traversée de l'océan Atlantique en ballon dirigeable. L'une est celle de M. Paul Gaus, aéronaute allemand, qui, avec quatre compagnons, compte partir au printemps de Ténériffe pour gagner la Barbade et les Antilles en se laissant aider par ces mêmes vents alisés auxquels Colomb confia jadis sa fortune.

L'autre est celle de Melvin Vaminan, qui veut partir d'Atlantic-City pour gagner les rivages de l'Angleterre ou de la France. Cette expédition ne partira également que l'été prochain, et elle compte profiter du délai pour faire installer un troisième moteur à bord de son navire aérien, "l'Akron".

M. Gaus s'est rendu aux Etats-Unis pour obtenir le concours de la marine américaine et celui des clubs nautiques de New-York et de Philadelphie.

Il se propose d'emporter en guise de lest des sacs de confetti, qu'il videra en haute mer. Les petites rondelles de papier multicolore formeront, à la surface de l'océan, des pistes très visibles qui permettront aux navires de suivre le ballon à la trace.

L'année 1912 verra-t-elle la création d'une ligne aérienne Paris-New-York ?

UNE MINE D'OR DANS UNE CHAUMIÈRE

Durant le mois de septembre 1911, un pauvre maître-maçon du village de Putu, près de Constitution (Chili), avait été chargé par un éleveur du voisinage de construire un mur de pierres.

Par raison d'économie, et plutôt que de s'adresser à un carrier, il eut l'idée d'utiliser les pierres d'une vieille maison en ruines.

Cette maison avait été abattue par ce même tremblement de terre qui détruisit Valparaíso, il y a quelque six ou sept ans, et il n'en restait guère que les fondations.

Le maçon éprouva de la difficulté à découvrir le légitime propriétaire de ces piteuses ruines, qui, depuis le cataclysme, en avait été réduit par la misère à travailler comme manœuvre dans une usine de la région.

Et l'affaire ne traîna pas. Heureux d'apprendre que les fondations de son humble chaumière avaient encore quelque valeur, le brave homme donnait au maçon l'autorisation de se servir des pierres en échange de la modeste somme de vingt-cinq francs.

Vingt-cinq francs. Retenez bien ce chiffre !

Pressé de terminer son travail, le maçon, un certain Pablo Ramirez, ne perdait pas de temps à démolir les fondations.

Mais jugez de sa surprise quand il s'aperçut qu'une des pierres contenait une énorme pépite d'or ! Il venait de mettre la main sur un morceau de quartz aurifère d'une teneur richissime !

Il commença par faire expertiser sa trouvaille par un ingénieur des mines, qui établit que la pierre contenait pour 5,600 francs d'or fin. Un joli profit que faisait déjà là le maître-maçon, lui qui avait payé 25 fr. pour ces bienheureuses fondations.

Mais notre maçon n'était pas homme à se contenter de ce profit, si agréable qu'il fût. Et, réfléchissant que cette pierre n'était pas tombée du ciel, il en conclut qu'elle provenait d'un filon de quartz qui ne devait pas se trouver très éloigné de Putu.

Après une laborieuse et discrète enquête, il apprenait que les matériaux entrés dans la construction de la chaumière avaient été extraits d'une carrière abandonnée, qu'on lui indiqua.

Et il ne tardait pas à découvrir la veine de quartz sur le flanc d'une colline où des troupeaux de moutons faméliques venaient brouter une herbe rare.

Seul, sans aide, il se mettait au travail, et, au bout d'une semaine, et sans avoir eu à creuser plus profond qu'un mètre, il avait déjà ramassé une fortune !

Quatre cent mille francs de pépites et de paillettes ! Tel était le gain de ses huit jours de travail !

Voilà de quoi rendre rêveurs les chercheurs d'eldorados et de pactoles !

VIEUX COMME LE MONDE

Quand nous disons d'une chose qu'elle est vieille comme le monde, nous croyons avoir tout dit ! Mais nous ne nous faisons qu'une très vague idée de ce que peut signifier cette expression aux oreilles d'un savant.

Les géologues les plus audacieux avaient fixé à vingt millions d'années l'âge de la terre, en se basant sur des données géologiques qu'il serait trop long d'exposer ici. Et l'un des savants les plus illustres de notre temps, lord Kelvin, avait déclaré, il y a dix ou douze ans, qu'il faudrait considérer ce chiffre comme exact, « tant que l'on n'aurait pas découvert un nouveau moyen de produire de la chaleur à la surface de notre planète ».

Depuis lors, Curie découvrit le radium, matière révolutionnaire qui a bouleversé la science et contrainst les savants à recommencer leurs calculs.

On sait que ce corps a la propriété de produire constamment de la chaleur sans que son poids diminue sensiblement. Avec « une livre » de radium on pourrait chauffer toute une maison pendant plus de « deux mille ans » !

« Quelle économie ! » allions-nous remarquer, si nous ne nous rappelions à temps que le radium est infiniment plus cher que le diamant.

Or, en prenant pour base ce fait que le radium produit de l'hélium, et en mesurant les quantités de ces deux corps présents dans un morceau de roche,

un savant canadien, le professeur Frank Allen, de l'Université de Manitoba, est arrivé à démontrer que l'âge de la terre doit être de 1,500,000,000 années.

Un milliard et demi d'années ! Vous saurez maintenant ce que signifie l'expression : vieux comme le monde !

LE SACRIFICE D'UN FONCTIONNAIRE

Il est à souhaiter pour les fonctionnaires des compagnies de chemins de fer japonaises que le mikado ne voyage pas trop souvent, car leurs rangs finiraient par s'éclaircir. Témoin, l'anecdote tragique que rapportent les journaux de Tokio.

L'empereur revenait de Kynshu, où il avait assisté à des exercices militaires. Le train spécial qui le transportait avec sa cour marchait à petite allure (comme marchent tous les trains au Japon, y compris les prétendus rapides et express !) quand il faillit se jeter sur un wagon couché en travers de la voie.

L'accident avait été causé par un mauvais fonctionnement d'aiguille.

Le souverain dut abandonner son wagon impérial et prendre refuge dans la salle d'attente d'une modeste gare de campagne. Il fallut une bonne heure pour débarrasser la voie et remettre les choses en état, et, naturellement, le mikado laissa percer sa mauvaise humeur.

Comme le train se remettait en mouvement, on vit un homme fort galonné se jeter sous les roues de la locomotive qui le mirent en pièces. D'où un nouveau retard dans le départ du train impérial.

Quand on eut enfin dégagé le cadavre déchiqueté, on put identifier le directeur de la ligne, un certain Mogi Shijipo Shimidzu.

Le malheureux, avant de se faire écraser, avait laissé un mot à ses amis pour leur dire qu'il se considérait comme responsable de l'ennui infligé à Sa Majesté, et qu'il ne pouvait racheter cette faute qu'au prix de sa vie.

Si les directeurs de certaine compagnie française songeaient à se suicider chaque fois qu'un train amène M. Fallières à destination avec un retard...

LE RECORD DE LA PÉTITION

Réunir « cent millions » (100,000,000) de signatures, voilà la tâche gigantesque à laquelle s'est attelée une dame allemande, Fraulein Anna Eckstein, ardente apôtre de la paix universelle.

On sait que les représentants de quarante-quatre nations (autant dire de toutes les nations du monde) doivent se réunir en 1915 à La Haye, pour y conférer sur la question de l'arbitrage universel et obligatoire.

M^{lle} Eckstein veut offrir à ce moment aux délégués une pétition en faveur de la paix et du désarmement qui aura été signée par cent millions de personnes, appartenant aux races et nationalités les plus variées, et représentant par leur nombre la majorité de la population adulte du monde civilisé.

Elle a déjà réuni, affirme-t-elle, six millions de signatures, et elle compte recueillir la différence durant les trois années qui nous séparent de la prochaine conférence de La Haye. Dans ce but, elle parcourt le monde en faisant des conférences.

On peut se demander combien de tonnes de papier seront consommées par cette pétition monstre.

Jacques d'IZIER.

NOS TROUPES COLONIALES

Le Colonel Largeau. ✻ En Mauritanie.
Le Tirailleur soudanais.
L'Organisation militaire marocaine.

✻ Le Colonel Largeau ✻

Le colonel Largeau, qui commande la division militaire du Tchad, a été nommé officier de la Légion d'honneur.

Officier... seulement? Hé oui! Cet admirable soldat qui a fourni à l'Afrique une si rude carrière n'était encore que chevalier de la Légion d'honneur et on s'en est aperçu au moment où on a voulu récompenser la belle campagne qu'il vient de conduire au Tchad! Notre histoire coloniale est ainsi pleine de dévouements insoupçonnés et qui apparaissent tout à coup.

Largeau est un des plus purs types de nos Africains. Fils d'un explorateur, Victor Largeau, qui a son nom marqué dans l'exploration du Sahara, il débuta lui-même en s'engageant, malgré sa famille, dans l'infanterie de marine. Au mois de décembre 1910, nous avions le grand plaisir d'être avec lui jusqu'à Konakry sur le paquebot qui l'emportait en Afrique équatoriale où il allait relever le drapeau tombé des mains du colonel Moll et, dans les longues conversations qui nous permettaient d'apprécier sa science et sa culture intellectuelle, il évoquait un soir avec émotion le souvenir de son premier départ, en voyant à l'avant du bateau les modestes « marsouins » qui allaient avec lui au centre de l'Afrique.

Certes, le chemin a été long et rude qui a conduit le petit engagé d'alors au grade de colonel et à la situation de commandant du territoire du Tchad. Il a été presque toujours en campagne et l'expédition qui l'a mis hors de pair a été la mission Marchand dont il a partagé les dangers et la gloire. Après elle, il s'est révélé administrateur de premier ordre dans la contrée qu'il vient de pacifier.

C'est un homme, et nous ne revoions passans émotion cette matinée du 1^{er} janvier 1911 à bord du paquebot *L'Afrique*, où les officiers de la relève du Tchad vinrent lui présenter leurs compliments de bonne année. Pas de phrases, pas de déclamation.

Tous étaient encore dans la fièvre du départ précipité décidé par le gouvernement à la suite du combat de Doroté où Moll avait été tué. Le cercle formé, le champagne servi, le colonel, levant sa coupe, dit simplement :

« Messieurs, nos camarades sont tombés à l'ennemi. Nous allons les remplacer, je lève mon verre à leur mémoire et à votre santé! »

Et ce fut tout, et peu de longs discours valaient celui-là...

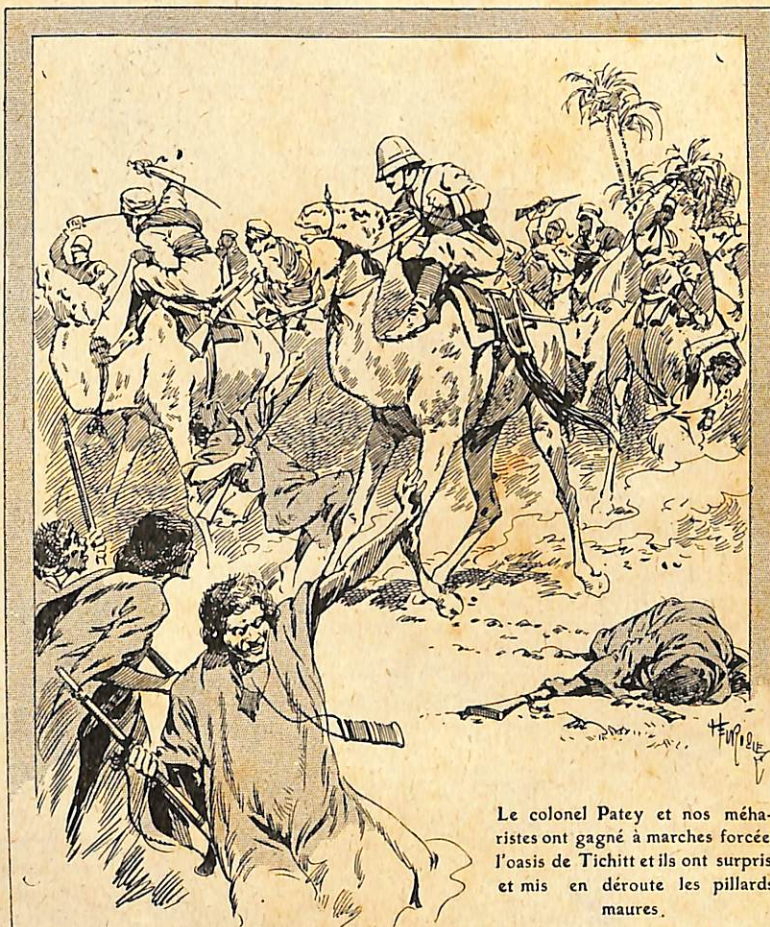
Là-bas Largeau et ses camarades ont fait, avec des moyens insuffisants, une œuvre admirable. Leur vigoureuse offensive a dispersé les bandes massalites et senoussistes et notre ennemi acharné, l'ancien sultan du Ouadai, Doudmourah, s'est résigné à la soumission.

C'est un très gros succès. Comme le dit le décret qui lui a donné la rosette, « il a fait preuve des plus brillantes qualités de décision et d'autorité et obtenu par sa politique prudente et ferme la soumission du sultan Doudmourah ». Cette mention vaut plus encore que la distinction enfin conférée à l'ancien lieutenant de Marchand.

✻ En Mauritanie ✻

Encore un brillant combat en Afrique occidentale! Le lieutenant-colonel Patey, qui a remplacé le colonel Gouraud au commissariat du gouvernement en Mauritanie, a été amené à faire une opération à large envergure qui a eu plein succès.

Dans le Nord-Est de la Mauritanie pacifiée, l'ancien émir de l'Adrar, Ould-Aïda, avait tenté de reprendre l'offensive contre nous. Peut-être avait-il su que des ordres de Paris avaient prescrit à tous nos postes de ne pas pousser de reconnaissance dans le désert. Les pillards et les coureurs de routes



Le colonel Patey et nos méharistes ont gagné à marches forcées l'oasis de Tichitt et ils ont surpris et mis en déroute les pillards maures.

s'étaient rassemblés autour de lui. Mais une opération avait été décidée.

Le colonel Patey et nos méharistes ont gagné à marches forcées l'oasis de Tichitt qui était le centre de cette agitation et ils ont surpris et mis en déroute les pillards maures. Ould-Aïda a été fait prisonnier. Il ira dans quelque exil lointain expier ses crimes et la longue résistance qu'il a faite à nos armes.

Et ceci prouve une fois de plus qu'on se garde en Afrique par le mouvement. Le nomade n'a peur que s'il sait qu'il peut être relancé jusqu'au fond de son désert. Le méhariste est vraiment l'ennemi idéal du pillard. C'est pour cette raison que nous avons créé sur tous nos confins des troupes montées à chameaux. Ah! si les Italiens avaient de pareilles troupes en Tripolitaine! Ils ne seraient pas aujourd'hui encore hypnotisés devant le désert où ils n'osent pas pénétrer, ne connaissant pas la guerre qu'il faut y faire!

✻ Le tirailleur soudanais ✻

Le tirailleur soudanais est à l'ordre du jour. Dans un volume qui vient de paraître chez l'éditeur militaire Berger-Levrault, le capitaine Mar-

ceau apporte son utile contribution au développement de l'armée noire et il étudie les trois races qui forment la base du recrutement : les Ouolofs, les Toucouleurs et les Bambaras.

L'ouvrage contient, entre autres chapitres curieux, un exposé intéressant de l'instruction militaire à donner aux tirailleurs. Il montre le rôle important du gradé indigène, « fée bienfaisante du gradé européen ». Il montre aussi l'étonnant langage des tirailleurs où l'auxiliaire « y a » ou « y en a » revient à chaque phrase avec l'auxiliaire « gagner » ; par exemple : « Sergent, y en a malade. Caporal, y a gagner blessé ». Cet auxiliaire devient sacré pour le Noir dans l'acception pour lui si fréquente : « Y en a service. »

Le capitaine Marceau raconte à son tour de beaux traits d'héroïsme de tirailleurs. Il cite par exemple ce sergent toucouleur qui, blessé sous Kotopa lors de l'expédition du Dahomey, d'une balle qui lui cassa un doigt, est envoyé à l'ambulance, puis revient au feu et dit à son lieutenant qui croit voir qu'il tient dans la main une cartouche : « Ça y en a pas cartouche, lieutenant, ça y a mon doigt! »

Le capitaine Marceau n'est cependant pas partisan du remplacement des troupes d'Algérie par les troupes noires. Il y voit des dangers pour la sécurité de l'Afrique équatoriale, pour la santé des tirailleurs transportés, pour la main-d'œuvre indigène en Afrique. C'est en Afrique noire qu'il voit les troupes noires, dont il fixe d'ailleurs le chiffre à 25,000 hommes.

L'organisation militaire marocaine

On vient d'arrêter tout dernièrement, d'après ce qu'annonce la *France Militaire*, les grandes lignes de l'organisation militaire marocaine.

Un général de division aura le commandement en chef sous l'autorité du résident général. Les

forces militaires seront constituées en trois groupes, dont deux, celui de Casablanca et celui des confins algériens, existent déjà. Les vides qui se produiront dans les rangs des tirailleurs algériens seront comblés, au fur et à mesure, au moyen des ressources du contingent marocain. Le troisième groupe sera formé exclusivement au moyen de ces ressources et constituera les forces chérifiennes, dont l'effectif atteindra 20,000 hommes et dont les 6,000 hommes de la mission militaire française constitueront le noyau. L'encadrement sera fait par des officiers (150) et des sous-officiers français. Ce groupe sera sous les ordres d'un officier général.

L'important au Maroc est d'arriver à constituer une forte armée de Marocains. Ceux-ci sont en effet des soldats de premier ordre. Les Allemands l'avaient bien compris et dans l'opposition qu'ils ont faite à la France, il y avait en première ligne la crainte de voir notre armée indigène encore renforcée. Ils savent que les goums marocains déjà constitués dans la Chaouïa sont de premier ordre et qu'ils ont rendu les plus grands services à la colonne du général Moinier.

AUGUSTE TERRIER.

Sports Modernes



La Femme et le Sport

L'AMBITION féminine est sans limites ! Elle a fait de l'associée naturelle de l'homme une insatiable rivale, qui semble avoir juré de le déloger de toutes ses positions !

• Ce n'était pas assez de la femme-cocher, de la femme-chauffeur ! Nous voici menacés de la femme-athlète !

risquer aux joueurs, mais surtout au *catcher*.

Une bille de bois, adroitement et vigoureusement lancée, qui l'atteint en pleine poitrine, peut le blesser douloureusement, sinon griève-

naissance au premier *female baseball club* organisé jusqu'à ce jour.

Son titre officiel est le Belfield County Club. Il compte à cette date une soixantaine de membres, qui se flattent d'être bientôt en état de se mesurer avec les équipes masculines et de leur dis-



Le « catcher » ou attrapeur porte un masque de fils d'acier pour protéger sa figure exposée à recevoir le projectile qui risquerait de le défigurer.



Malgré sa souplesse et sa vivacité, la joueuse, bondissant trop tard, n'arrive pas à temps pour saisir la balle et voit celle-ci lui échapper.

L'allusion ne s'adresse pas à la gymnaste qui exécute de gracieuses voltiges dans les cirques. Celle-là est entrée depuis longtemps dans nos mœurs, s'il est vrai, comme nous le rapportent les historiens, que des femmes gymnasiarques émerveillaient déjà les oisifs sur le Forum de la Rome antique !

L'innovation consiste en ceci : il s'agit de l'invasion féminine d'un sport que l'on considérait jusqu'ici comme inclus dans le domaine exclusif du sexe fort, le *baseball*, le sport national des Américains.

Donnons un aperçu des règles fort compliquées de ce jeu, qui n'est guère pratiqué de ce côté-ci de l'Atlantique.

Les accessoires indispensables sont : un bâton, appelé batte, une balle de bois recouverte de cuir, des gants rembourrés pour le *catcher*, ou attrapeur, et aussi un masque de fils d'acier, pour protéger sa figure, exposée à recevoir un projectile déjà lourd par lui-même, et qui, lancé par un bras vigoureux, risquerait fort de l'assommer ou de le défigurer.

Le terrain forme un carré, au centre duquel se tient le *pitcher*, ou lanceur. Les quatre sommets sont appelés des *bases*. A l'une d'elles, se tient le *bâteman*, qui, armé de la batte, doit rattraper au vol la balle que lui lance le *pitcher* et la renvoyer assez loin pour avoir le temps de courir à la première base, puis à la deuxième, puis à la troisième, c'est-à-dire aux trois autres sommets du carré.

En arrière du *bâteman* est le poste de *catcher* (attrapeur), dont le rôle consiste à saisir au vol la balle que le *bâteman* a manquée. S'il réussit à la passer au joueur qui se tient en permanence près de la première base avant que ce *bâteman* s'y soit réfugié, c'est une balle perdue pour le camp de ce dernier.

Ce commencement d'explication suffira à montrer aux lecteurs — et surtout aux lectrices ! — que le *baseball* est un sport qui requiert autant d'agilité que d'adresse. On aura compris en outre que, sans présenter l'aspect brutal et quasi sauvage du *foot-ball*, tel que le pratiquent les Américains, il fait courir de gros

ment. Il n'est pas sans exemple que le masque de l'attrapeur lui joue le mauvais tour de se déranger au moment précis où le lanceur lui fait son envoi.

Dans un cas pareil, le pauvre diable court le risque d'être littéralement assommé sous le violent choc de la balle, et c'est précisément ce qui se produisit l'hiver dernier à Yorktown, où un étudiant s'évanouit sous le coup, pour succomber trois jours plus tard sans avoir repris connaissance.

Le côté brutal de ce sport, loin de déplaire aux Américaines, devait au contraire les attirer ! Et la Pensylvanie s'enorgueillit d'avoir donné



Pour s'aguerrir, les joueuses organisent des parties mixtes où les adversaires du sexe fort sont tenus de revêtir une jupe pour égaliser les chances.

puter les championnats.

Cette prétention se réalisera-t-elle ? Le Club a déjà produit un excellent *pitcher*, miss Coralie Peale, qui lance la lourde balle avec une maestria remarquable et manque rarement son but. Il manque encore au club philadelphe un bon *catcher*, qui ne baisse pas instinctivement la tête ou ne ferme pas involontairement les yeux, quand le projectile accourt d'un air menaçant !

Pour s'aguerrir, les intrépides baseballistes ont imaginé d'organiser des parties mixtes avec quelques joueurs de la région. Et, pour mieux départager les chances, elles ont eu l'idée d'handicaper leurs adversaires occasionnels en leur imposant le port de la jupe, qui gêne forcément leurs mouvements.

En outre, les règlements imposent à ces messieurs l'obligation de ne manier la batte qu'avec la main gauche, désavantage qui rétablit l'équilibre des chances.

Mais, malgré toute la galanterie qu'y apportent les joueurs, ils n'ont pas encore réussi une seule fois à se laisser vaincre par leurs gracieuses, mais maladroites adversaires, qui, si elles inscrivent parfois à leur actif quelques *runs* heureux, quelques courses autour du carré, n'en ont pas exécuté un nombre suffisant pour constituer une manche, ou, en langage technique, un *inning*.

Leur point faible, c'est le maniement de la batte. Leur regard n'est pas suffisamment éduqué pour calculer instantanément si la balle lancée par le *pitcher* atteindra le rayon d'action de leur bâton.

Mais tout vient à point à qui sait attendre ! Souhaitons aux championnes du Belfield County Club qu'elles persévèrent dans leur tentative, et qu'elles soient en état, tôt ou tard, d'infliger de magistrales raclées à leurs galants partenaires !

Voilà qui prouverait victorieusement que la valeur sportive, qui se rit déjà des années, n'a pas plus d'égards pour la question du sexe que pour celle de l'âge !

CLAUDE ALBARET.

Secaux. — Imprimerie Charairo.

Le Directeur Gérant : PAUL CHARPENTIER.

